LA REVUE THÉÂTRALE

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot

Nouvelle Série. — N° 6

Prix net..... 1fr 50
Etranger..... 2fr »

Cie Cautin & Berger

Mlle SYLVIE

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Académie française ; Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

Les **Five o'clock** offerts à ses abonnés, dans le grand hall du premier étage, par le *Figaro*, sont les réunions les plus appréciées par l'originalité de leurs programmes et le choix distingué des célébrités artistiques qui y prennent part.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : 30 francs. — Trois mois : 15 francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : 37 fr. 50. — Trois mois : 18 fr. 75.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : 86 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : 46 francs. — Trois mois : 21 fr. 50
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du "Figaro", 26, Rue Drouot, PARIS

Le FIGARO-MODES *mensuel est servi* GRATUITEMENT *à tous les abonnés d'un an du journal* LE FIGARO
(Prix du numéro : 2 fr net; à l'Étranger : 2 fr. 50.
Abonnement : 22 fr. ; Départements 24 fr ; Etranger, 28 francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Leconte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : 3 francs net; à l'Étranger : 3 fr. 50.
Abonnements : 36 francs par an pour la France et 42 francs pour l'Étranger).

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse

Parfumerie V. RIGAUD 1 faub St Honoré (r. Royale), Paris

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Régates internationales de Cannes et de Nice

VACANCES DE PAQUES

Tir aux pigeons de Monaco.

Billets d'aller et retour de 1re et de 2e classes, à prix réduits, délivrés jusqu'au 7 Avril 1904

DE PARIS
POUR CANNES, NICE ET MENTON

Les billets sont valables 20 jours et la validité peut être prolongée une ou deux fois de 10 jours moyennant 10% du prix du billet. Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

DE PARIS A NICE : 1re classe, 182 fr. 60. 2e classe, 131 fr. 50.

A. VIGNOLA

L'ÉTUDE ACADÉMIQUE

DOCUMENTS HUMAINS

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. — Prix du fascicule : 50 centimes.

L'Étude Académique est une publication essentiellement artistique. Le but qu'elle poursuit est de mettre à la portée des professionnels et amateurs, à un prix très modéré, un grand nombre de documents humains d'une utilité pratique, indiscutable pour tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art.

ABONNEMENTS { Paris et Province..... Six mois, 6 fr.; Un an, 12 fr.
Étranger et Colonies.. — 7 fr.; — 14 fr.

Librairie d'Art technique, 1, Rue du Pont-de-Lodi, Paris.

REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMERO VI (Nouvelle Série)

TEXTE. — *Bavardages de Théâtre*, Paul Gavault. — *Chronique de Quinzaine*, Edouard Gauthier. — *Concerts*, Henry Céard. — Les *Oiseaux de Passage*, Edouard Gauthier. — La *Dette*, Théodore Massiac. — *La Mise en Scène*, Théodore Massiac. — *La Revue des Critiques*, Albert Dayrolles. — *Le Théâtre au Japon*, Félix Régamey — *La Dernière Colonne de la Tragédie*, Hector Fleischmann. — *Théâtres à côté*, Henry Fransois. — Le *Théâtre en Province et à l'Étranger*.

ILLUSTRATIONS. — *Couverture en couleurs :* Mlle Sylvie, dans la *Dette*. — *Hors-texte en couleurs :* Mlle Van Dorn, Véra Iwanoff des *Oiseaux de Passage*; Mlle Marcelle Bordo, dans *Ludine*.

Dans les articles : *Chronique de Quinzaine :* portraits de Mlles Delvair et Féart ; croquis de la *Main Passe ;* portraits de Lhéritier, de Mlles Valérie et Alice Regnault, à propos de la reprise de la *Boule*. — *Oiseaux de Passage*, scènes de la pièce ; portraits des acteurs : MM. Antoine, Matrat, Signoret, Grand ; Mlles Mellot, Van Doren, Méry, Denège, Grumbach ; croquis d'acteurs. — La *Dette :* scènes de la pièce ; portraits d'acteurs ; portraits de Mlle Sylvie ; croquis d'acteurs. — La *Mise en scène :* croquis d'acteurs et scènes de la *Main Passe* et des *Oiseaux de Passage*. — La *Revue des Critiques :* Maurice Donnay chez lui ; M. Lucien Descaves ; M. Gavault dans le cabinet de M. Ginisty, directeur de l'Odéon ; M. Georges Berr. — Le *Théâtre au Japon :* nombreux dessins de Félix Régamey.—La *Dernière Colonne de la Tragédie :* photographies de M. de Max dans ses principaux rôles. — *Théâtres à côté :* une répétition aux Mathurins ; portraits de Mlles Varna et Marcelle Bordo. — Le *Théâtre en Province et à l'Étranger :* portraits de Mme Marazzi-Diligenti.

ABONNEMENT D'UN AN : France : 33 fr. Étranger : 48 fr.
Le numéro : 1 fr. 50. Étranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, *26, rue Drouot.*

Première série de la **Revue Théâtrale**, vente à la Librairie du *Figaro;* le numéro : 50 centimes ; la collection complète : 12 fr.

Couvertures :
N° 1. Mme Georgette Leblanc.
N° 2. M. Paul Mounet
N° 3 Mlle Spindler.
N° 4. Mlle Moreno.
N° 5. Mlle Diéterle
N° 6. Mlle Lavallière.
N° 7. Les Sœurs Mante
N° 8. Mlle Marie Leconte
N° 9. Composition allégorique en trois couleurs.
N° 10. Mme Germaine Gallois.
N° 11. Mme Jeanne Runay.
N° 12 M. Albert Lambert
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 14. Médaillon
N. 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Portrait de Willy et Colette.
N° 17. Portrait de Miss Bessie Abott
N° 18. Portrait de M. Georges Berr.
N° 19 *Chevauchée des Walkyries.*
N° 20 Mlle Jane Nicloux.
N° 21-22 Composition en couleurs pour les concours du Conservatoire.
N° 23. Mlle de Craponne.
N° 24. Masque de Beethoven.
N° 25. M. Bruno, Mlle Dussane.
N° 26. Salle de théâtre.
N° 27. M. Renaud, dans *Hérodiade.*
N° 28. Mlle Mitzy-Dalti.
N° 29. Mlle Rose Syma.

PHOSPHATINE FALIÈRES
ALIMENT DES ENFANTS

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ

Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue, salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène* et *Beauté*.

S. G. D. G.

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR

MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

Les Artistes célèbres
Les Grandes Dames
Les Princesses
ACHÈTENT TOUTES
leurs DESSOUS
ET
leurs
Corsets
Chez
Léoty
LONDRES
33, New Bond Street
PARIS, *8, Place de la Madeleine*

Le bonjour dont il est saturé fait que le
SAVON TOLEDO
adoucit la peau et la débarrasse des *feux, rougeurs.*
DEPOT : 43, boul. de Belleville, PARIS — 2 fr. la boîte de 3.

BOIRE AUX REPAS
VICHY-CÉLESTINS
en bouteilles et demi-bouteilles dans tous les Restaurants.

SULFURINE BAIN SULFUREUX
LANGLEBERT SANS ODEUR
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal
Agent puissant contre l'Obésité.

SOUPLESSE et BEAUTÉ de la PEAU
Peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale.
VENTE *Dans toutes les pharmacies.* — Prix : 1 fr. 25.

Eau de Botot Dentifrice Supérieur Exig. la Signat. N. Botot

DERNIÈRE CRÉATION "DIVINE ESSENCE" PARFUM CÉLESTE
LE NOM DIT TOUT
NE SE TROUVE QU'A LA GRANDE PARFUMERIE
7 Boulevard Poissonnière, PARIS
LE GRAND FLACON 10 fr. Franco Province

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 6. Mars 1904. — 11.

La Revue T.M. Théâtrale

Bimensuelle

Directeur-Administrateur
L. Geisler

Rédacteur en Chef
Ed. Gauthier

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger ..... 48 fr.

Rédaction & Administration
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

Atelier spécial de photographie
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
Librairie du *Figaro*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France ..... 1 fr. 50
Étranger ..... 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

L'âme d'un auteur qui présente sa pièce pour la première fois devant le public, fournirait aux psychologues un bien intéressant sujet d'étude.

Et fort subtil, à vrai dire, serait celui qui parviendrait à noter, seconde par seconde, l'impression produite sur le dramaturge par les péripéties émouvantes de ce duel entre la foule et sa pensée.

Qu'il s'agisse d'une œuvre haute et forte ou d'un léger vaudeville, j'incline à penser que les angoisses du père ne présentent guère de différence. M. Paul Hervieu n'a pas une autre façon d'être ému que M. Feydeau.

Je ne sais ce qu'en pensent mes confrères ; mais pour moi, ces heures-là, tantôt joyeuses, tantôt sombres, où chaque instant qui s'écoule importe et conclut, heures de sensibilité suraiguisée, d'espoirs infinis et de découragements profonds, ces heures-là ont leur beauté, leur incomparable plaisir. Plaisir mortel, dirais-je volontiers, car on sort d'un succès aussi brisé, aussi surmené, aussi las que d'un four. *Experto crede Roberto.*

Je ne veux pas tenter même le plus timide essai de cette page psychologique, mais je veux apporter, en manière de contribution modeste, une observation que j'ai faite sur mon âme vile, comme disaient les latins.

Il me paraît certain qu'un auteur peut deviner aisément la déroute prochaine, les jours où il perd la bataille, alors même que des applaudissements complaisants semblent masquer sa défaite aux regards et donner le change sur l'effet véritable. Je lui conseille, pour éclairer sa religion, de prendre garde à la façon dont ses amis l'abordent dans les coulisses.

L'auteur qui tient un four s'entendra dire, par exemple :

— Mon cher, devant le public ça fera beaucoup d'effet ! (Phrase terrible).

Ou encore :

— Eh bien... êtes-vous content ? (Ceci est la formule en cas de four avéré). En cas de demi-four, l'ami demande : « Vous devez être content, je pense ? » Nuance très importante.

Si l'intime de la maison vous accoste en vous disant : « Qu'est-ce que vous préparez maintenant ? » soyez persuadé que vous tenez la forte tape.

Quand on vous dit : « Il me semble que ça n'est pas joué assez vite ! » il y a lieu d'être inquiet.

Quand on arrive à vous, souriant, pour vous demander des nouvelles de votre femme, sans faire allusion à la pièce qui se joue, la situation doit être considérée comme désespérée.

Il est mauvais qu'un ami sûr vous dise : « Je crois que ça plaira au public des matinées ». Il est exécrable qu'un autre ajoute : « D'ailleurs, c'est tout à fait une pièce pour les familles ».

Il est aussi fâcheux d'entendre le dialogue suivant sur la scène, après le deuxième acte : — « Comment expliquez-vous qu'ils soient si froids ? » — « Que voulez-vous, mon cher, il pleut depuis trois jours ! ».

On peut terminer là cette énumération des formules usitées pour saluer l'échec d'un ami. Il en est d'autres, variantes heureuses, dues à l'ingéniosité amicale et confraternelle.

Eh bien, ces signes avant-coureurs du désastre ont leur utilité : ils préparent l'auteur maladroit aux sévérités plus définitives de la presse, aux grandes cruautés des petits critiques.

Car vous savez, ou vous ne savez pas, qu'avoir fait une mauvaise pièce est presque un crime. Le ciel vous préserve de le commettre jamais.

Paul GAVAULT.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Rose Féart.

Chronique de Quinzaine

A la COMÉDIE-FRANÇAISE *et à l'*OPÉRA. — *A* CLUNY ; *à* DÉJAZET. — NOUVEAUTÉS, *la* Main Passe, *pièce en quatre actes, de M. Georges Feydeau.* — THÉATRE-ANTOINE, Vieil Ami, *comédie en un acte, de M. Maurice Magre ; les* Oiseaux de Passage, *pièce en quatre actes, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves. — Reprise de la* Boule, *aux* VARIÉTÉS. — *La* Fille de Roland, *à l'*OPÉRA-COMIQUE ; *la* Dette, *à l'*ODÉON.

La Comédie-Française vient de donner plusieurs représentations d'œuvres du répertoire, rendues fort attrayantes par le début de quelques pensionnaires en vue, dans des rôles principaux. Ainsi, Mlle Delvair a joué Mistress Clarksonn, de l'*Étrangère*, et l'on s'est plu à reconnaître sa belle allure, à peine gênée par un peu d'hésitation. Mlle Cécile Sorel occupe successivement les grands emplois qu'une décision du Comité lui conféra récemment et leur prête le talent séduisant de sa beauté.

A l'Opéra, Mlle Alice Verlet a chanté pour la première fois, non sans succès, la Reine des *Huguenots ;* à ses côtés, Mlle Féart représentait une Valentine très dramatique.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Delvair.

A Cluny, le *Train de Plaisir* renouvela les cent folies et joyeusetés fameuses de son parcours, dont tirèrent bon parti MM. Dorgat, Lureau, Arnould, Lerévil ; Mmes Bertry et Franck-Mel.

A Déjazet, M. Rolle, aussi gaiement inspiré, installa la *Famille Pont-Biquet*, dont les tribulations récréèrent fort les dilettanti d'un quartier un peu lointain, qui ont gardé l'habitude de s'amuser en leur contrée.

La *Main Passe*, de M. Feydeau — disons ceci avant toute autre chose — forme une pièce qui est en même temps très gaie et presque agréable.

La *Main Passe* accuse une jolie tentative dans le sens où l'on s'efforce aujourd'hui d'amener le vaudeville vers la comédie. Déjà le vaudeville ne s'appelle plus *vaudeville* qu'à Déjazet et à Cluny ; quand il apparaît au boulevard, il prend le titre neutre de pièce. — Seulement, voilà : dans la *Main Passe*, les situations vaudevillesques empruntent leur mouvement et leur folie à trop de moyens connus et surtout à trop d'accessoires banals du vieux genre, tandis, qu'au contraire, les parties « comédie » sont habilement conçues au point de vue sentiment. Et bien que les transitions entre ces façons différentes se trouvent adroitement ménagées, il n'en persiste pas moins une disproportion qui déroute de cet excès d'outrance à cette recherche de délicatesse.

Quoique son mari soit un homme parfaitement doux — et probablement à cause de cela — Francine Chanal réserve sa jolie personne à la passion amoureuse de certain M. Massenay, fort aimable. — Les amoureux ont leur nid adultère dans un entresol de la rue du Colisée ; mais ce nid est lointain et point très sûr : Francine ne croisa-t-elle pas, dans ses parages, certain M. Hubertin de sa connaissance ? heureusement peu redoutable, grâce à l'humeur pocharde qui d'habitude brouille sa vision des choses et des gens.

Le mieux serait que Massenay habitât la maison même des Chanal. Et, de fait, Massenay se résout à cette agréable extrémité. L'empressement qu'il montre à louer étonne bien la candeur de Chanal, mais il ne faut rien moins que l'organe fidèle et précis d'un phonographe pour instruire cet homme confiant de son infortune conjugale. Un jour, les inattentifs amoureux se donnèrent rendez-vous, étant chez Chanal, contre une machine parlante, par hasard en activité de réception, et voici que le traître instrument, coupant je ne sais quel discours enregistré, vend mécaniquement Massenay et Francine.

Mais, précédant l'intervention du mari, des circonstances funestes préparent la confusion des coupables, en leur logis d'amour. D'abord, le couple s'est réveillé tardivement, et tandis qu'il s'évertue à la trouvaille de prétextes capables d'excuser sa fugue, voici que pénètre Hubertin, plus saoûl que jamais, certain d'entrer chez lui. Encaissant par erreur l'outrage adultère, ce fou jette dehors les vêtements de Massenay et tire son revolver contre les larrons supposés de son honneur : d'où scandale. C'est alors que Chanal et le commissaire apparaissent pour constater le flagrant délit.

« La Main Passe ».

Mlle Sandry (Francine).

M. Victor Henry (Planteloup).

Au troisième acte, nous sommes au domicile vrai de Massenay — car le lâche est marié ! La mignonne Sophie, sa femme, s'est efforcée de savoir, par téléphone, la cause de l'absence insolite de son mari, et elle n'a rien appris. Passive et navrée, elle n'écoute guère les paroles douces de M. Belgence, familier de la maison, lequel est tout proche d'insinuer quelque plaidoyer de sa passion amoureuse à travers l'affliction de la désolée. Arrive le commissaire de police. Un têtu qui prétend deviner dans la disparition de Massenay le beau crime susceptible de révéler ses étonnantes qualités.

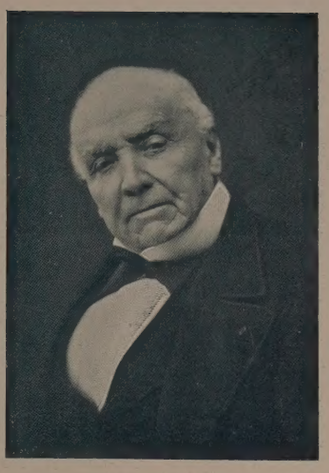
Eh, Dieu ! le voici, Massenay, mais en quel accoutrement ! Le malheureux, pour s'évader, dut se résoudre à enfiler les nippes de l'ample Hubertin, qui flottent lamentablement autour de sa corpulence efflanquée...

Le commissaire furieux a tôt fait de comprendre l'aventure et d'éclairer les illusions de la tendre Sophie.

..... Quand Chanal et Francine surviennent en visite chez les Massenay, la farce abdique ses folies et pointe vers la comédie et le sentiment. Chanal, philosophe, ne veut la peine de personne. Puisque sa femme et Massenay s'adorent, qu'ils s'épousent : lui est tout près au divorce. Sophie outragée divorcera également. Les amants ont donc toute facilité pour convoler.

Ils se marient. Mais alors leur vie se modifie essentiellement. Monsieur est jaloux ; Madame est quinteuse. Il faut que Chanal, venu pour faire signer des papiers à son ex-femme, prêche aux conjoints la mansuétude et la concorde.

Mme Valérie.



M. Lhéritier.

Mlle Alice Regnault.

M. Belgence, le poursuivant platonique de la première Mme Massenay, a fini par vaincre l'indifférence de sa désirée, et il croit utile de venir informer son prédécesseur du mariage qu'il contractera bientôt avec Sophie. Mais ladite Sophie, qui attendait en voiture, n'a pu se retenir de monter. Et la voici, toujours charmante, bonne toujours. Sa voix conserve infiniment de douceur pour Massenay ; avec quel empressement n'excuse-t-elle pas ses torts passés !... Au fond, elle l'aime ; et cela est si perceptible, que M. Belgence se trouble et perd toute contenance. Qui sait si maintenant Sophie se mariera ! Si la dame ne préférera point, au bout du compte, revenir à ses amours premières !...

La *Main Passe* se donne avec d'excellents acteurs. Noblet qui persiste élégant et délicat dans les situations les plus piquantes. Torin, pochard extravagant jusqu'au point de gîter des porte-allumettes sous son chapeau, pochard dont le réalisme donna une importance capitale à la scène du Lit. Germain, Chanal placide, Victor Henry, commissaire implacable et impayable. Puis Mlle Carlix, dont l'inconsciente perversité est fort savoureuse, Mlle Sandry, aimable Sophie, qui fut Francine exquisement durant quelques soirs.

M. Noblet (Massenay).

« La Main Passe »

Mlle Sandry (Francine).

M. Germain (Chanal).

Au Théâtre-Antoine, les sombres et magnifiques *Oiseaux de Passage*, de MM. Descaves et Donnay, dont nous donnons plus loin le détail, sont précédés d'un acte, de M. Maurice Magre : gentil jeu d'amour fort bien mené par M. Vargas, Mlles Jeanne Lion et Gladys Mahxance.

Après *Monsieur Betsy*, que le Boulevard ne voulut plus reconnaître, les Variétés, non découragées de leur initiative récréatrice, jouèrent la *Boule*, issue de MM. Meilhac et Halévy, au Palais-Royal, en l'automne de l'année 1874. Et la *Boule* a passé sans qu'on lui prêtât grande attention. On a noté mélancoliquement que ses situations semblaient d'autant plus vieillies, qu'elles n'étaient plus exposées par les acteurs exceptionnels habitués à traduire, jadis, les spirituelles joyeusetés d'une collaboration maîtresse du Théâtre gai. L'influence changeante des années aidant, on en est venu à considérer la *Boule* suivant l'opinion pessimiste de F. Oswald, plutôt que d'après le dire optimiste de Sarcey. F. Oswald jugeait la pièce, à son origine, « comme une suite de scènes dialoguées se déroulant à partir d'un point de départ comme un écheveau de fil sur une bobine, jusqu'à extinction plus ou moins naturelle de logique, » tandis que Sarcey, au contraire, démêlait dans cet ouvrage « une bonne part de vraie comédie et une autre part toute de bouffonnerie humoristique » ; pour le seul premier acte de ce vaudeville, il eût donné toutes les opérettes du monde. Le feuilletoniste du *Temps* appréciait infiniment les éléments de brouille du ménage Paturel, l'intrusion de La Musardière — ganache épique — et la si comique parodie de justice qui clôt le conflit.

Cette histoire fut drôle avec Geoffroy, Paturel — Gil-Pérès, La Musardière — Lhéritier, l'insidieux robin Camusot — Lassouche, valet pervers abrité sous le patronyme émollient de Modeste — puis Mme Valérie, femme Paturel — Alice Regnault, légère Mariette — Mme Delille enfin, concierge des Folies-Amoureuses. Elle paraît à présent vide de gaieté malgré l'outrance plaisante de MM. Max Dearly, Prince et Claudius. M. Huguenet est mal à son affaire en Paturel ; Mme Jeanne Rolly, habituée aux rôles élégants, est également déplacée en dame Paturel ; Mlle Lavallière elle-même semble moins drôle que de coutume. Et comme de coutume, mêmement, M. Albert Brasseur, trop sûr de lui, utilise en La Musardière les manies uniformes d'un comique qu'on commence à trouver fastidieux.

Édouard GAUTHIER.

M. Torin (Hubertin).

CONCERTS

Est-ce une œuvre agréable que la Symphonie avec chœurs de Beethoven? J'entends au moins dans la dernière partie. Sa séduction résulte moins de ce qu'elle fait voir, que de tout ce qu'elle a inspiré et créé derrière elle. Nous l'admirons, oui, mais non pour la dureté de sa technique. Nous l'admirons par reconnaissance, et nos hommages vont vers elle, comme vers la grand'mère un peu riche, d'où sont sortis Berlioz et Wagner. Nous l'admirons comme la manifestation laborieuse et désespérée de Beethoven, tâchant à pousser la symphonie hors d'elle-même, de la jeter dans la vie, et d'augmenter, par les voix, la puissance du drame instrumental qu'il avait créé.

Mais quelle peine pour arriver à réclamer ses intuitions! quels travaux, pour les formuler. Mlle Henriette Picot, à la Salle Erard, en jouant la fantaisie avec chœurs et orchestre, nous donna le spectacle musical de tous ces débats d'une âme d'artiste, à la poursuite de son idéal, tournoyant dans la nuit de sa pensée, se cherchant lui-même, et ne se trouvant pas toujours à son gré.

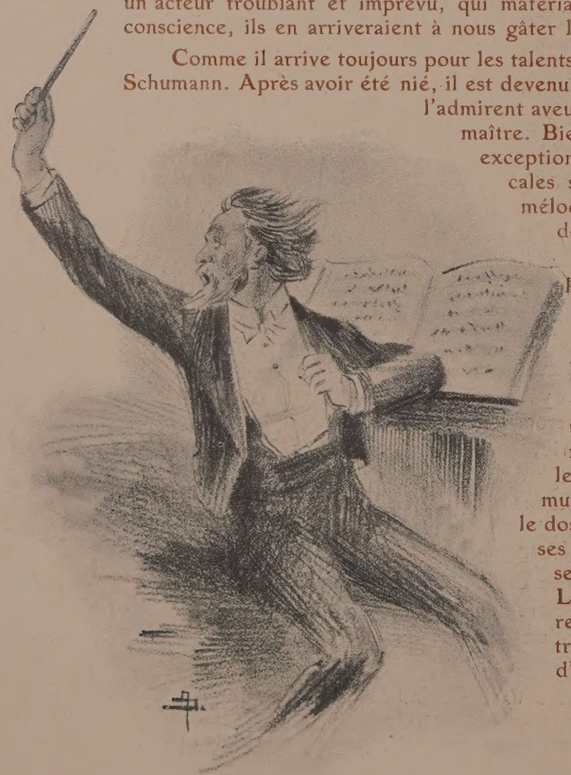
La fantaisie avec chœurs est l'esquisse manifeste de la symphonie avec chœurs. Oserai-je dire qu'elle m'apparaît ainsi que le tâtonnement du grand maître Beethoven pour joindre à son orchestre les voix dont il devine l'autorité, et veut utiliser l'émotion sonore. De l'art qu'il connaît et pratique comme pas un, il veut tirer un art nouveau. Piano, instruments, chœurs, il réunit dans un ouvrage tout ce qu'il sait, et travaille à faire sortir de la science quelque chose qui l'étonnerait lui-même, mais qui le réjouirait par l'orgueil de l'idéal tenté et de la difficulté vaincue. Dès lors, nul charme dans l'acceptation mondaine du mot, nul charme dans cette composition hors des coutumes; mais quelles délices intellectuelles de surprendre l'Hercule de la musique s'imposant un surcroît de labeur et s'évertuant à s'orienter, lui et ses successeurs, vers des régions nouvelles dans le monde infini des sons.

Mlle Picot, très sobrement, avec assez de puissance pour provoquer notre rêve, avec beaucoup de précaution pour ne pas le déranger, nous a fait assister à la genèse d'une œuvre de génie. Point de gestes, point de mouvements dérangeant l'ordonnance musicale du morceau, et toutes proportions gardées, entre une virtuose d'avenir et des chefs d'orchestre éminents, sans nommer personne, puisque je les applaudis, je voudrais cependant dire le malaise causé par certains de ces messieurs, conduisant les partitions par cœur.

Assurément je les félicite de connaître les partitions, à ce point qu'ils se croient autorisés à se passer du texte. J'imagine pourtant que le texte, devant eux, sur le pupitre, leur serait nécessaire. Par la discipline de le regarder et de le suivre, ce texte réformerait l'exagération de leur gesticulation et les ramènerait à une direction plus sage et plus esthétique. J'entends bien que par la condition même de leur étonnante mémoire, toute la musique passe en eux et les secoue, tel l'esprit divin secouait la pythonisse sur son trépied. L'inconvénient est que, ils en sont conduits à mimer et à représenter physiquement la musique, qui les pénètre, mais qu'ils sont chargés d'exécuter autrement que par des espèces de pas de ballet.

Berlioz disait : « Il faut jouer de l'orchestre ». Mais il sous-entendait que le chef d'orchestre ne doit pas se laisser voir. Que dirait-on d'une lumière électrique dont on surprendrait le jeu des appareils actionnant les accumulateurs dans l'usine, la marche des courroies de transmission et la course des bielles. On jouirait de l'éclat en se plaignant de la fatigue causée par les mouvements extérieurs.

Une fatigue identique est causée par certains maîtres du pupitre. On est trop témoin de leur travail à faire partir les bois ici, les cuivres par là. Ils prennent trop de place. Leur bonne volonté est certaine, mais ils interposent entre la musique et l'auditeur un acteur troublant et imprévu, qui matérialise les impressions sonores; et s'ils n'y prenaient garde, à force de talent et de conscience, ils en arriveraient à nous gâter le charme intime et impersonnel que nous cherchons dans la musique.



Comme il arrive toujours pour les talents discutés à l'origine, une réaction immensément favorable s'est opérée en faveur de Schumann. Après avoir été nié, il est devenu bon Dieu. Il a son culte, ses prêtres, ses fidèles. Prêtres et fidèles, aujourd'hui, l'admirent aveuglément. Je ne veux pas dire que Schumann ne doit pas être considéré comme un maître. Bien au contraire. Il a introduit dans la musique une nervosité spéciale, un sens littéraire exceptionnel, d'où la valeur d'émotion de ses lieds. Il interprète sa poésie en phrases musicales singulièrement pénétrantes et, d'avance, il nous apparaît déjà comme l'illustrateur mélodique des Baudelaire et des Verlaine. Avant Verlaine, il a décrit le galop sur place des immobiles chevaux de bois et tout son art est fait de sa pénétration profonde de la mélancolie des sentiments et des choses. Il donne de la couleur à l'émotion et passe, à juste titre, pour l'évocateur sonore des crépuscules d'âme.

Comment expliquer alors que ce grand savant en demi-teintes ait pu écrire une partition aussi dure que *Le Paradis et la Péri*, jouée aux concerts Lamoureux. Rien d'aérien et de vaporeux dans l'interprétation de ce poème si bien fait pour la fluidité et la vapeur instrumentale. Cette Péri, descendant du ciel, d'où elle est exilée, et remontant vers le Seigneur pour lui rapporter, en manière de rançon, une larme de pénitence, vole toujours lourdement, à ras de terre. Tout est massif et pesant dans cette partition, d'autant plus massif et pesant que sur la lecture du livret on espère la musique légère et impalpable. Sans aimer l'Orient musical et littéraire, minarets, marches de caravanes et Turcs portant des soleils dans le dos, pourtant on pouvait espérer que Schumann donnerait de l'ambiance où évoluent ses personnages une vision plus colorée. Sa Péri, au milieu de la scholastique sévère, semble désespérément battre des ailes entre les murs froids d'un temple protestant. La poésie du sujet, victime des plus austères formules, donne la sensation douloureuse d'une rose d'Ispahan écrasée entre les pages d'un psautier luthérien. Et ces tristes vérités ont été rendues plus particulièrement sensibles par la supériorité d'exécution de l'orchestre Chevillard.

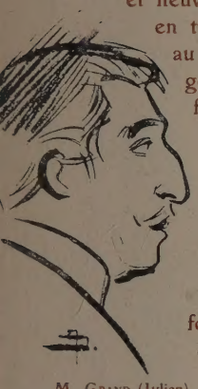
HENRY CÉARD.

Les " Oiseaux de Passage "

C'est une pièce originale et puissante, comme nos théâtres n'en ont point joué depuis longtemps.

Voici — cas très rare — un ouvrage dont l'intérêt extrême naît de chacun des éléments nécessaires d'une composition scénique.

D'abord, considération d'ordre général, la donnée à la fois forte et neuve des *Oiseaux de Passage* nous distrait des petites intrigues, en trois actes, que les auteurs modernes ne développent guère au delà des intérieurs mondains ou des intimités bourgeoises, en dehors surtout de la mentalité du moment, si futile, si égoïste et si veule.



M. Grand (Julien).

Au point de vue métier, les *Oiseaux de Passage* offrent l'exemple remarquable d'une collaboration qui s'exerça merveilleusement entre deux hommes différant par leur façon de penser et par leur manière d'écrire, qui firent lutter leurs opinions et qui combinèrent leurs qualités pour la beauté d'une même œuvre.

Les *Oiseaux de Passage* forment un spectacle qui prend à la fois l'intelligence et le cœur. Leur scénario expose des faits dissemblables qui, gouvernés par un habile talent, se fondent et coulent le plus naturellement du monde ; leur action ne s'exerce-t-elle pas à cause du Nihilisme, si tentant par ses illusions affolantes et par son mystère noir ? le Nihilisme, cette fièvre de la douleur des opprimés !

Cl. Rev. Théât.

M. Antoine (Guillaume Lafarge). M. Matrat (Charles Lafarge).

Les *Oiseaux de Passage* opposent nettement deux partis d'humanité. Dans les chocs violents qu'ils provoquent, des idées nobles ou attrayantes passent, nombreuses, et des vérités justes luisent en grands éclats.

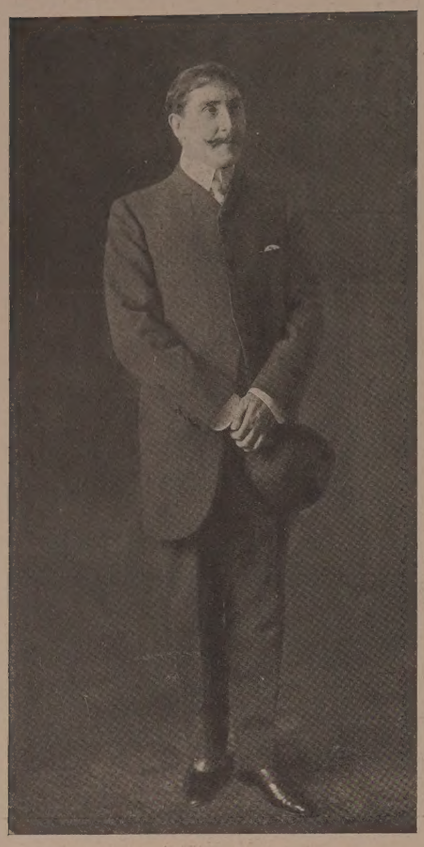
Dans leur ensemble sont apparus des êtres que nous ne connaissions pas et qui demeureront, au théâtre, comme des types accomplis. Enfin, un heureux sort a voulu que ces personnages exceptionnels fussent créés par des acteurs éprouvés qui comprirent exactement l'objet de la pièce et s'efforcèrent à son expression avec le meilleur d'eux-mêmes.

Cl. Rev. Théât.

Mlle Andrée Méry (Georgette). Mlle Grumbach (Mme Lafarge). Mlle Denège (Louise).

Dans une petite station de la montagne suisse, des voyageurs sont installés. Les deux frères Lafarge passent ensemble leurs vacances. Ce sont des commerçants parisiens enrichis : l'aîné, Guillaume, est homme circonspect et positif, raisonneur à l'occasion ; le cadet, Charles, se montre sensible, au contraire, aux choses qu'il ignore et deviendrait facilement gobeur. Ces messieurs ont avec eux deux filles charmantes : Louise, douce, impressionnable, et Georgette, gaie, délurée, mais agressive et hypocritement rosse dès qu'on la pique. Charles voyage aussi avec sa femme aveugle et son grand fils Julien, gentil garçon un peu naïf, un peu emballé et amoureux de belles thèses. Les excursions sont acci-

Cl. Rev. Théât.



M. Grand (Julien).

dentées; on change de gîte souvent, selon l'impatience de l'aveugle qui s'énerve, à peine installée, et semble vouloir suppléer par le mouvement à l'horreur de son infirmité.

Cependant les Lafarge résident depuis quelque temps dans la pension où nous les voyons, et dont ils sont seuls hôtes avec deux étrangères, des Russes, réfugiées politiques, à ce qu'on assure.

Ces femmes intriguent et l'on s'inquiète d'elles souvent, au salon, jusqu'à ce qu'une gazette du pays révèle leur identité. La grande brune dédaigneuse serait Véra Lewanoff, une nihiliste avérée, dont Guillaume connut l'histoire lors d'un voyage qu'il fit à Pétersbourg. Malmenée par son père, elle s'acoquina au parti de la Révolution ; pour donner l'argent de sa dot à l'exécution de quelque damnable entreprise, elle épousa fictivement le prince Baglowsky, un doctrinaire qui l'enthousiasmait. Mais le complot craqua ; on envoya des gendarmes poigner le prince, lequel fut enlevé et expédié en Sibérie. Véra put glisser dans la bagarre, accompagnée de Tatiana, certaine enragée qui s'était battue avec les policiers. Celle-là doit être l'autre voisine, la petite si drôlement accoutrée.

Julien avait déjà remarqué l'étrangère, si séduisante par son air bizarre, son corps harmonieux, ses grands yeux toujours sombres... Justement, les siens étant éloignés, il trouve seule, au salon, Mlle Lewanoff. Il tente de lier conversation, prenant pour prétexte l'indiscrétion du journal qui démasqua les réfugiées. Insistant sur ce fait, il avoue la sympathie qu'il gagna à Paris pour les étudiants nihilistes, si enthousiastes et si fiers ; il vante, non sans verve, des théories dont son éducation bourgeoise rétorquerait infailliblement l'application. Au fond, il n'adore le nihilisme que parce qu'il se personnifie dans cette grande fille souple, qu'il aime. Ces propos en l'air n'entament d'ailleurs point l'impassibilité de Véra, qui bronche seulement au récit ému que Julien fait de l'affliction de sa mère. La pitié de la Russe interroge, et Julien s'empresse de trouver des détails. Alors, peu à peu, Mlle Lewanoff livre de son mystère : elle annonce le dessein qu'elle forme de se rendre à Paris, après l'été, afin d'y poursuivre ses études de médecine. Et l'étudiant, vous pensez bien, la supplie d'utiliser sa bonne volonté pour faciliter son installation.

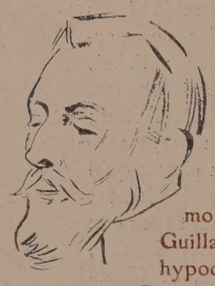
Cl. Cautin et Berger.

Mlle Van Doren.

Il serait difficile que les relations des jeunes gens allassent beaucoup plus loin, si la fatalité ne les rapprochait sur l'heure. Les Russes attendent l'arrivée de Grigoriew, l'un des apôtres de la Cause. Et le voici justement, Grigoriew. C'est un bonhomme amplement chevelu et barbu de gris, sanglé dans la redingote des rhéteurs : un théoricien effrayant en paroles, un peu fou, mais aussi un philosophe averti et cordial. Certain projet lui est à cœur : il recherche sept cents francs pour faire revenir du Canada, où il s'échoua, un frère, Zakharine, qui doit être pourvu d'importantes nouvelles de Russie. Véra et Tatiana sont trop pauvres pour pouvoir, à elles deux, réunir cette somme. Alors Véra songe aux démonstrations que Julien faisait tout à l'heure, et, sans trop réfléchir, propose l'aide du Français. Grigoriew accepte sans barguigner : le bien de chacun n'est-il pas à tous ? Et tendrement il apaise les scrupules de Tatiana, à qui répugne le concours de cet homme, qu'elle trouva trop souvent dans les pas de sa sœur. Enfin, puisque Grigoriew veut...

M. Antoine (Guillaume).

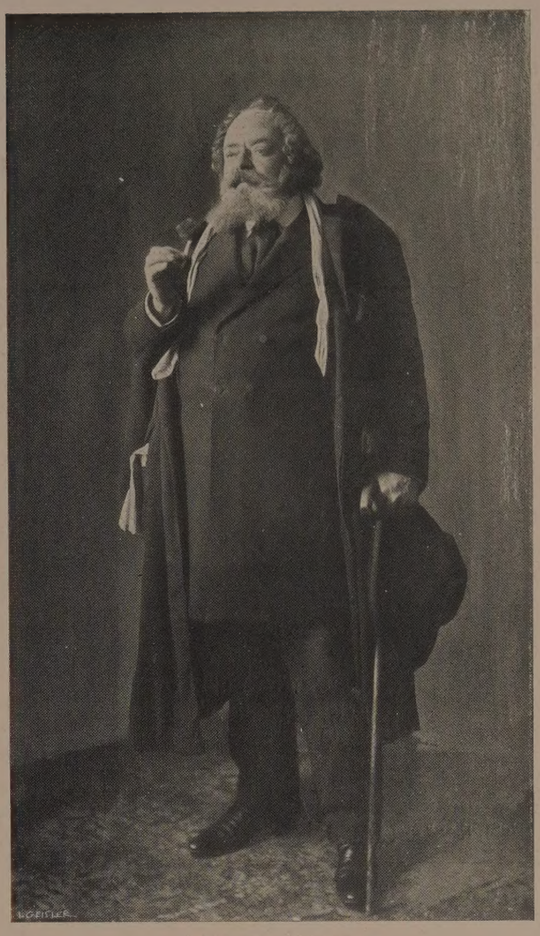
Les Lafarge sont rentrés à Paris, et dans la Ville sont venues aussi Véra et Tatiana. Une sorte de demi-séparation s'est faite entre les nihilistes : tandis que Tatiana conserve sa même manière de vie rude, ne quittant point la chambre où elle étudie ou bien rédige l'énorme correspondance de Grigoriew, Véra va presque tous les jours chez les Lafarge. Certes, c'est sa pitié pour l'aveugle qui inspire son empressement ; déjà, elle a su trouver des adoucissements à l'ennui de la triste affligée, et elle ne se lasse point de lui tenir compagnie. Elle sait plaire beaucoup, cette grande fille hautaine — aux Lafarge jeune, tout du moins — car les Lafarge aîné se méfient plutôt d'elle : frère Guillaume la brocarde, et demoiselle Georgette la comble de pointes hypocrites.



M. Matrat (Charles).

Grigoriew est devenu le familier de la maison : on goûte ses idées et ses prônes, et c'est là une très juste observation du badaudisme parisien qui s'émerveille si fort de ce qu'il ignore. Pour Julien, son amour a monté, monté, et il ne désire rien moins que d'épouser Véra. Il a donné mission à sa mère d'arranger toutes choses à cet effet, et la bonne dame a mis tant d'effusion dans sa sollicitation à Mlle Lewanoff que celle-ci, d'abord surprise, s'est laissée toucher. Le mariage de Véra et de Julien se fera donc... Ce bel événement

Cl. Rev. Théât.



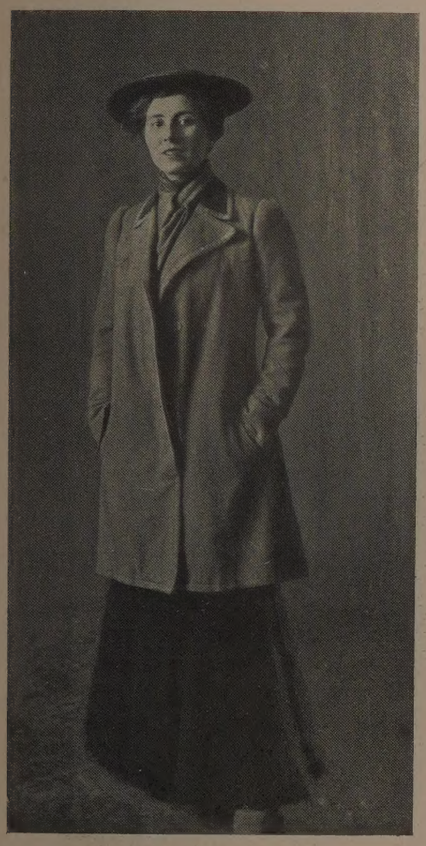
M. Chelles (Grigoriew).

ne va pas sans estomaquer l'aîné des Lafarge, et pour un peu les deux frères se brouilleraient. Charles ne veut point démordre que Véra est une femme admirable et Grigoriew un type fort attrayant par sa singularité et jusque par son geste... Oui, oui, « le geste auguste du tapeur », conclut Guillaume, désarmé par tant d'entêtement.

Au troisième acte, dans quatre scènes, la puissance vive de la pièce se trouve toute condensée. Bien que les Lafarge la retiennent durant la journée, Véra continue de loger avec Tatiana, en garni, rue Berthollet. Un matin, les compagnes sont réunies dans la chambre de Grigoriew. Tatiana paraît plus brutale encore que de coutume, elle est évidemment changée pour Véra Lewanoff, dont elle blâme les épousailles qui la détacheront de la Cause. Véra, toujours calme, s'enquiert de Zakharine, le frère revenu du Canada, qui lui donnera des nouvelles de Baglowsky, son maître aimé, son mari d'un jour. Voici le garçon ; aux questions qu'on lui pose, il répond abondamment, fardant cependant son récit de détails romantiques dont la fausseté transparaît à chaque moment ; pour ce qui est de Baglowsky, il est mort, à n'en point douter : la mimique expressive d'un soldat lui révéla le fait. Observant les épreuves que Tatiana corrige, le conteur se penche pour les lire, mais brusquement la fille cueille les feuillets, et l'autre, surpris, s'en va.

Véra devient songeuse ; son âme retourne vers le pays russe où la Révolution s'escrime sourdement, et plus loin, en Sibérie, où les vaincus expient dans un tombeau de glace la vanité de leur initiative... Tatiana gronde : en Zakharine elle a perçu un traître ; pour elle, Baglowsky n'est pas mort. Mais qu'importe à Véra, son âme se soucie bien du martyr ! et Tatiana jette devant sa sœur les photographies de ceux qui moururent pour l'Idée, au froid désert. « Non, elle ne peut plus se rappeler ; cela, c'est le bouquet fané de sa vie, elle les considérera, ces images, comme des feuilles mortes au lieu d'épis mûrs ». Aucune protestation ne peut interrompre la furieuse. Tatiana s'en ira : une mission s'impose à sa volonté ; elle partira sûrement, mais au moment de sortir, tout le passé déborde de son souvenir dans son cœur, et elle presse sa sœur dans ses bras, en sanglotant.

Cl. Rev. Théât.



Mlle Mellot (Tatiana).

Entre Julien Lafarge. Il voudrait obtenir de Mlle Lewanoff des papiers pour leur mariage. On juge s'il tombe bien. La nihiliste s'est reprise et elle ne donne aucune attention aux futilités qu'exprime son fiancé. Celui-ci insiste, devient pressant, s'inquiète du trouble de Véra, et à peine en sait-il la raison qu'il invective Baglowsky que sa disciple, malgré ses dénégations, chérit autrefois, plus qu'elle ne le veut dire. La nature susceptible de la Slave s'irrite, répugne à l'autorité qu'on lui fait sentir... Elle est femme cependant, et elle aime ; il suffit que Julien s'excuse et se fasse doux, pour qu'elle tombe dans ses bras et s'offre à son baiser.

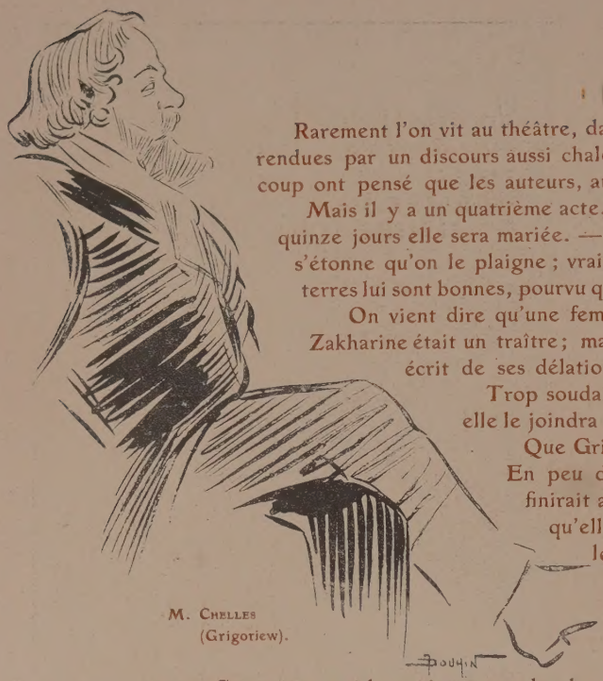
Grigoriew paraît. Son indifférence ne s'alarme nullement de cet enlacement passionné, mais lorsqu'il apprend le motif de la visite de Julien, il s'amuse très fort : des papiers, le maire, le prêtre : belles fichaises !... Devenu grave, soudain, il expose aux jeunes gens attentifs la sanction suffisante que donne à l'amour libre l'engagement solennel des conjoints. Il cite la manière dont un vieux philosophe contemporain unit un jour sa fille à celui que son cœur avait élu, et, comme lui, répétant ses propres paroles, il joint la main de Véra à la main de Julien.

Cl. Rev. Théât.

M. Signoret (Zakharine).

Cette scène, la tirade de Grigoriew, fort bien venues dans la pièce, ont eu du retentissement extra-théâtre, et encouragèrent de bonnes âmes à reprendre la théorie vaine de l'amour sans cérémonies. Le grand tort, voyez-vous, de l'union libre, c'est qu'on la recommande à l'état absolu, alors qu'elle peut à peine convenir à une élite de caractères assez fermes pour demeurer fidèles. Véra mariée par Grigoriew se souciera bien de quitter Julien !... Non, l'on se trompe en concluant du particulier au général et en prônant pour tous le mariage sans autre forme que le vœu réciproque des époux.

Le joli adjuvant pour une société en décadence où la volonté affaiblie ne réagit plus contre les désirs et les fautes de l'individu ! Mais la meilleure chose que verrait la moyenne des gens engagés dans l'amour libre, c'est la facilité qu'ils auraient de s'en évader.....



M. Chelles (Grigoriew).

Rarement l'on vit au théâtre, dans un seul acte, autant d'émotion naturelle et autant de psychologie séduisante rendues par un discours aussi chaleureux et aussi soigné. Voici le point magnifique des *Oiseaux de Passage*. Beaucoup ont pensé que les auteurs, au moyen de quelque incident déterminatif, auraient dû conclure ici.

Mais il y a un quatrième acte. Véra ne retourne plus à sa mansarde d'étudiante ; les Lafarge la couvent ; dans quinze jours elle sera mariée. — Grigoriew vient en visite, et ce sera la dernière fois, car la police l'expulse. Il s'étonne qu'on le plaigne ; vraiment son vieux cœur a-t-il le temps de se prendre quelque part ? Non, toutes les terres lui sont bonnes, pourvu qu'il y rencontre le banc sur lequel on monte pour parler et l'on se couche pour dormir.

On vient dire qu'une femme, mal mise, demande M^lle^ Lewanoff. C'est Tatiana. Elle savait bien, elle, que Zakharine était un traître ; mais il ne nuira plus : on l'a assassiné ; sur son cadavre on a trouvé le témoignage écrit de ses délations et aussi la preuve évidente de l'existence de Baglowsky. — Baglowsky vivant !

Trop soudainement, une révolution profonde se fait en Véra. Puisque son mari n'est pas mort, elle le joindra en Sibérie, et elle consolera les heures dernières de sa vie.

Que Grigoriew aille donc chercher Julien... Le jeune homme entre très inquiet ; qu'y a-t-il ? En peu de mots, Véra lui annonce sa décision : elle part. Julien s'épouvante. Alors tout finirait ainsi, alors elle mentait, elle se moquait de lui, elle continuait d'aimer le Baglowsky qu'elle lui préfère aujourd'hui. Il supplie, menace, pleure. Son père, entendant l'éclat, vient le prendre affectueusement aux épaules et l'emmène, sans se retourner vers M^lle^ Lewanoff. Même la pitoyable éploration de l'aveugle ne peut fléchir la nihiliste.

Hâtivement, Véra révèle à la pauvre mère l'affection que cache pour Julien sa cousine Louise, et elle coule au doigt de la jeune fille appelée, son propre anneau de fiançailles qui, un jour, lui permettra de prendre Julien. Elle s'en va, et Grigoriew, qui la maria, trouve la chose très naturelle.

Ici la logique n'est plus de l'affaire. Il est invraisemblable que Véra puisse agir aussi sauvagement envers des gens qui l'accueillirent avec tant de bonté, envers Julien qu'elle aimait ; car, vraiment, elle l'aima.

Mieux eût valu qu'au troisième acte l'intelligence de Véra se persuadât, en même temps que l'instinct de Tatiana, du mensonge de Zakharine, et que, doutant de la mort de Baglowsky, elle en cherchât la preuve en Russie avant d'engager sa foi.

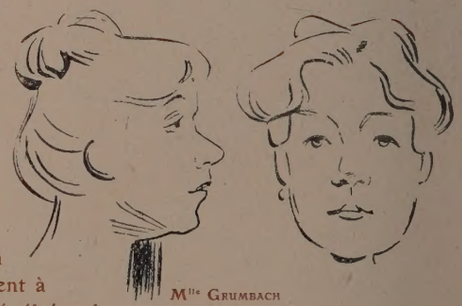
Cl. Cautin et Berger.

M^lle^ Van Doren (Véra).

M. Signoret (Zakharine).

On ne saurait trop louer la perfection des acteurs des *Oiseaux de Passage*. M. Antoine et M. Matrat figurent avec une simplicité et une aisance admirables les Lafarge : l'un pessimiste et très fin, l'autre optimiste, mais si joyeusement affable. M. Grand sauve, par ses délicates qualités, le rôle un peu niais de l'amoureux. M. Chelles a peut-être réalisé dans Grigoriew le meilleur de ses rôles ; par la tenue, le costume, la physionomie, la parole, il a prêté au vieil anarchiste un relief extraordinaire. M. Signoret dessine artistement un Zakharine pâle et roux, embarrassé, bredouillant parfois, dissimulant son hésitation par l'aspiration fréquente de sa cigarette.

Tandis que M^lle^ Mellot représente avec une vérité inouïe la nihiliste vulgaire et mal fagotée, la déshéritée de tout qui, se sachant laide, s'est réfugiée dans l'Idée et la sert de toute sa force, M^lle^ Van Doren réalise, avec non moins de perfection, la « psychologue » éduquée, volontairement inaccessible, mais dont la pensée trop ardente peut, par la pitié, l'amener à l'amour. On n'oubliera point au théâtre la silhouette longue, l'air énigmatique de M^lle^ Van Doren dans le rôle de Véra Lewanoff, qu'elle créa superbement. M^lle^ Grumbach est une aveugle tendrement suppliante ; M^lle^ Andrée Méry prend des mines gentiment innocentes pour dire des méchancetés noires ; M^lle^ Denège est gracieusement résignée ; M^me^ Miller se montre, avec simple bonhomie, maîtresse de pension suisse.



M^lle^ Grumbach (M^me^ Lafarge).

En dehors du mouvement général de l'action, qui est fort bien entendu, les nuances subtiles de l'interprétation que l'on observe non seulement dans l'allure des acteurs, mais jusque dans le soin de leur accoutrement, et aussi les moindres détails de la décoration et de la présentation matérielle, contribuent à donner à la pièce, extérieurement, la même homogénéité qui soude si heureusement les situations dramatiques.

La belle œuvre de théâtre que ces *Oiseaux de Passage !* la belle œuvre sincère, originale, inattendue, qui nous console de tant de pièces sans idée et sans raison d'être, dont l'avènement se produit sur nos scènes soit par l'influence de la vedette que flatte un rôle ou un costume, soit par la subvention des jeunes auteurs, soit, surtout, par la force de ces syndicats d'admiration mutuelle qui tendent de plus en plus à régenter les directeurs.

Mlle Van Doren
Vera Lewanoff, de Visages de Passage

Cl. Lhoste et Brenel. *« La Dette. » — Iᵉʳ Acte.*

Mˡˡᵉ Doll (Rose). M. Albert Lambert (Nantouillet). Mˡˡᵉ Thomsen (Mᵐᵉ Bonnières). M. Daumerie (Darnal).

La Dette

Pièce en cinq Actes et un Prologue, de MM. Paul GAVAULT et Georges BERR

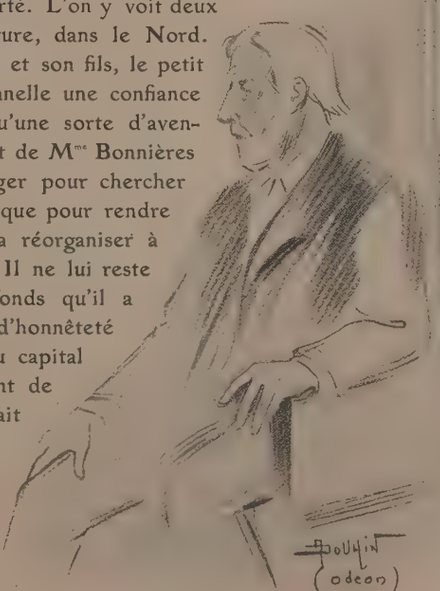
Représentée pour la première fois à l'Odéon, le 17 mars 1904.

Auteurs et Directeur.

Ce n'est plus le genre psychologique dont on a tant abusé en ces derniers temps. Ce ne sont pas uniquement les états d'âme respectifs des personnages, qui causent leurs joies ou leurs souffrances. Les héros de MM. Gavault et Berr ne passent point leur temps à se définir, à expliquer avec prolixité l'être intellectuel qui est en eux. C'est du théâtre d'action, où tous les événements découlent d'un fait initial, survenu dans un milieu bien déterminé.

Ce fait initial, le prologue l'expose avec la plus grande clarté. L'on y voit deux associés : Bonnières et Villetanelle, qui exploitent ensemble une filature, dans le Nord. Bonnières est un homme passablement nul, très heureux entre sa femme et son fils, le petit Paul, âgé de cinq ans, qu'il adore à l'égal de la mère. Il a en Villetanelle une confiance absolue, c'est son génie, son Dieu. Or, Villetanelle n'est rien moins qu'une sorte d'aventurier sans scrupule. Sa femme étant morte en lui laissant une fille, il a fait de Mᵐᵉ Bonnières sa maîtresse. S'apercevant que la filature périclite, il s'est rendu à l'étranger pour chercher par comparaison les causes de cette décadence, et il a reconnu promptement que pour rendre à la maison sa prospérité première, il faudrait en transformer tout l'outillage, la réorganiser à la moderne, ce qui coûterait infiniment plus que Bonnières et lui ne possèdent. Il ne lui reste donc qu'à sortir indemne de cette fausse situation. Pour cela, il retire les fonds qu'il a engagés dans la filature, se souciant peu d'employer à cet égard des procédés d'honnêteté douteuse, faisant avancer par un banquier la forte somme représentant sa part du capital social, dont son associé devient ainsi débiteur envers le financier. C'est purement de l'escroquerie, car en réalité le capital social n'existe plus. Mais Villetanelle fait pis encore : il enlève Mᵐᵉ Bonnières, qui l'aime éperdument, et part avec elle pour le Brésil. De sorte que le malheureux Bonnières apprend en même temps

M. Albert Lambert (Nantouillet).



M. Janvier (Bonnières).

Cl. Lhoste et Brunel.

M. Janvier (Bonnières). M. Burguet (Paul Bonnières).
« La Dette. » — Prologue.

sa ruine, l'infamie de son associé, la trahison de sa femme, et reste seul avec son fils et sa bonne Pélagie, qui a été la nourrice de l'enfant.

Nous retrouvons, dix-huit ans plus tard, ces trois personnages dans la Creuse. Grâce à un héritage inespéré, Bonnières a pu vivre d'une façon satisfaisante dans une belle propriété de campagne. Mais son existence est brisée. La pensée constante d'avoir été dupe de misérables qu'il aimait, le mine sans trêve. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, soutenu seulement par la haine et l'espoir de la vengeance. C'est *la dette* qu'il a contractée envers Villetanelle, et qu'il voudrait payer avant de mourir. Quel n'est pas son saisissement lorsque Nantouillet, un ami d'enfance, arrive à l'improviste de Paris et lui dit que Villetanelle y est installé pour plusieurs mois, possesseur d'une fortune considérable, ayant quitté le Brésil parce que sa fille s'y anémiait. Villetanelle à Paris ! Le pauvre impotent se dresse plein de rage. Il ira, il prendra cette canaille au collet, il lui fera rendre gorge !... Hélas ! il n'a plus la force !... Mais son fils, son Paul, ce beau garçon volontaire, infatigable, à qui rien ne plaît tant que de chasser des journées entières !... Oui, Paul prendra sa place et crachera à la face du lâche sa colère, son mépris. — Jure que tu le tueras ? dit le père à son fils, et le fils jure solennellement. Alors le père s'écrie d'un ton de triomphe : — Que me parliez-vous donc de mon âge, de ma faiblesse ? J'ai vingt-trois ans ! — Toutefois, ce suprême effort l'a achevé. La mort a mis la main sur lui.

M. Burguet (P. Bonnières).

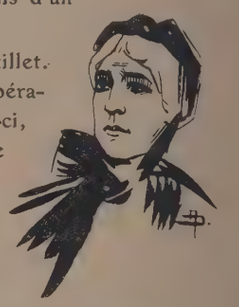
Et quand Paul Bonnières arrive à Paris, il est tout vêtu de noir. Il ne songe qu'à la terrible mission qu'il a assumée, à laquelle s'ajoute le désir de venger la mort de son père. S'il n'a pas les visions d'Hamlet, il a même tâche, acceptée fermement. Il va droit à l'hôtel de Villetanelle, ignorant que Nantouillet l'y a devancé pour faire partir son adversaire, afin d'éviter une rencontre fatale. Sans trop comprendre, Villetanelle est parti en effet, et en l'absence de Mme Bonnières, Paul est reçu par une jeune fille adorable, un peu mélancolique, qui produit sur lui une impression profonde. Ils causent, elle est délicieuse, Paul a le cœur tout remué. Il n'en peut douter, c'est la fille de Villetanelle, si pure ! si exquise ! Il s'abandonne au charme de cette rencontre ineffable, qu'interrompt l'apparition de Mme Bonnières. — Ma mère, — dit en souriant la douce Hélène, — et Paul, en même temps, murmure : — Ma mère ! — lui aussi... Si bien que Nantouillet, survenant dans l'espoir de tout sauver, présente le jeune homme sous le nom de Jacques Duval, fils d'un de ses plus intimes amis.

Cl. Cautin et Berger.

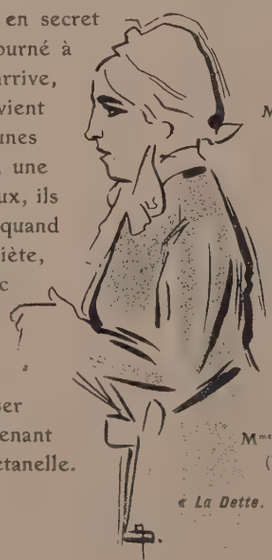
Mlle Sylvie (Hélène).

Une nouvelle rencontre entre Hélène et Paul a lieu chez Nantouillet. Hélène y est laissée par Mme Bonnières, qui la rejoindra à l'Opéra-Comique, où Nantouillet la conduira. Mais une fois seule avec celui-ci, Hélène lui déclare qu'elle n'a nulle envie d'aller au théâtre et préfère rester là avec lui. Elle espère en secret revoir Paul, qui n'est plus retourné à l'hôtel de Villetanelle. Et Paul arrive, et cette fois la conversation devient plus émue, plus tendre. Les jeunes gens échangent des confidences, une vive sympathie s'éveille entre eux, ils s'aiment sans se l'avouer. Et quand Mme Bonnières survient, tout inquiète, Hélène tend la main à Paul avec une vivacité si joyeuse qu'aucune femme ne saurait se tromper sur les sentiments qu'elle éprouve.

Et Paul ne peut plus se passer de voir Hélène. Il va maintenant fréquemment à l'hôtel de Villetanelle.



Mme Tessandier (Pélagie).



Mme Tessandier (Pélagie).
« La Dette. »

M. Janvier (Bonnières).

Si bien que Mme Bonnières l'interroge sur ses intentions. Fils d'un ami de Nantouillet, il a des chances d'être accueilli... Mais Paul répond qu'il ne peut entrer dans une famille honorable. Il y a une tache sur son nom. Sa mère a quitté son père... Mme Bonnières frissonne, regarde fixement Paul, qui ajoute d'une voix étranglée : — Il y a dix-huit ans... — Et la femme coupable jette un cri d'angoisse ! C'est Paul ! C'est son fils !... C'est à ce moment que Villetanelle revient de voyage. Ah ! celui-là, Paul n'a pas à le ménager. Il l'insulte, il lui rappelle l'ignominie de sa conduite, il le soufflette des pires outrages, le traite d'immonde voleur ! Villetanelle est une sorte d'athlète, il bondit, il empoigne le jeune homme qu'il broierait sans effort, mais Paul n'a pas peur, il accentue ses invectives... Il n'y a qu'une issue possible à cette affreuse situation : un duel, un duel à mort. C'est ce que veut Paul, qui sort avec la promesse de son ennemi... — Oui, je le tuerai ! gronde Villetanelle. — Quel malheur ! dit Mme Bonnières, épouvantée, c'est mon fils, et Hélène l'aime ! — Hélène ? — Elle en est éperdument éprise ! — Oh ! alors, c'est différent. Hélène ! tout plutôt que de faire le malheur de ma fille !...

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Sylvie (Hélène).

Mme Tessandier (Pélagie).

L'action se dénoue chez Nantouillet, dans une scène neuve et remarquable. Il y avait à l'ouvrage plusieurs conclusions possibles. Les auteurs les ont fait passer successivement devant le public, afin de bien lui montrer que la meilleure était celle à laquelle ils s'arrêtaient. D'abord il était inadmissible, après tant d'événements dramatiques, que les choses s'arrangeassent pour le mieux. Mais le duel était-il inévitable, étant donné qu'Hélène a autant d'affection filiale pour son père que d'amour pour Paul ? Donc, Villetanelle déclare à Paul qu'il ne se battra pas avec lui, et demeure inébranlable dans sa résolution. — Vous avez peur de la mort ! lui crie Paul. — Non, répond-il, j'ai peur de vous tuer, et de tuer ma fille en même temps. — Et, jetant un revolver sur la table, il ajoute froidement : — Tenez, si vous le voulez, tuez-moi donc ! — Moi ! fait la vieille nourrice Pélagie, présente à la scène. Mais Paul lui prend le revolver dont elle s'était emparée, et Villetanelle poursuit : — Je comprends que je suis de trop parmi vous. Je vous rendrai l'argent que j'avais emporté au Brésil, je laisserai ma fortune à ma fille, et je partirai, seul, bien loin. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi. — Et se tournant vers Pélagie, tragique justicière, il lui demande : — Est-ce bien ainsi ? Ai-je payé *ma dette* ? — Pélagie acquiesce, et il s'en va, désespéré.

Telle est la *Dette*, où l'émotion concentrée, la vigueur dramatique alternent avec la grâce aimable de la comédie de genre, jusqu'aux grands éclats des deux derniers actes. Écrite avec un remarquable souci de la forme, la pièce renferme des scènes habilement filées, où l'adresse a le mérite de n'être pas apparente. L'intérêt y est gradué de main d'ouvrier, chaque fin d'acte marque sûrement une étape franchie dans la marche de l'action. Ce sont là des qualités rares et toujours appréciées du grand public, qui, lui, ne chicane pas son plaisir.

La mise en scène est réglée à la moderne, dans des décors vrais et bien plantés. Il faut louer surtout le salon vert art nouveau des Villetanelle, — où par parenthèse M. Albert Lambert, au deux, semble un moment jouer à cache-cache avec les sièges, — et le salon si bourgeois de l'ami Nantouillet.

Toutefois, et au sujet de ma parenthèse, je voudrais faire une observation générale, relativement à la mise en scène des pièces modernes. On s'y remue trop. C'est venu à la suite de la manière dont le maître Victorien Sardou a imaginé de régler ses mouvements. Mais, s'il a fait mouvoir ses personnages beaucoup plus qu'avant lui, il s'est bien gardé de l'exagération. Il ne déplace ses acteurs que pour indiquer les phases successives des scènes. Quand ces phases sont nombreuses, les comédiens ne tiennent pas en place mais qu'arrivent les scènes essentielles, où l'action se déroule avec largeur, oh ! alors, on ne bouge presque plus et la moindre passade prend une importance extrême.

Ameublement de MM Lhoste et Brenel

M. Kemm (Villetanelle). M. Burguet (Paul Bonnières).

« La Dette. » — 3e Acte.

M. Daumerie (Darnal).

Aujourd'hui, c'est différent. On se remue, on s'agite, on va, on vient. Et le plus curieux, c'est que jouant beaucoup assis, les comédiens se lèvent, quittent leur siège, échangent quelques répliques, puis vont se rasseoir ailleurs. On dirait que le metteur en scène met son amour-propre à ce que tous les sièges de ses ameublements soient utilisés sans exception. L'on s'imagine donner ainsi la sensation de la vie, et l'on ne donne souvent que celle d'un jeu agité, brouillon, incertain. J'ai constaté deux ou trois fois cet effet dans la *Dette*, en des instants où la situation et le dialogue se seraient parfaitement suffi à eux-mêmes. Peut-être serait-il bon de veiller à ce détail, sur lequel je n'insiste pas davantage, parce qu'après tout ce n'est qu'un détail.

M. Kemm (Villetanelle).

Cl. Cautin et Berger.

M. Burguet.

L'interprétation est bonne en son ensemble. Sous le bonnet de linge de Pélagie, avec le contraste de ses cheveux blancs et de ses splendides yeux noirs, Mme Tessandier donne la sensation d'une nourrice qui aurait l'âme d'une Euménide. Mlle Sylvie, dans Hélène, a toujours ses regards mystérieux, son sourire étrange. Pour Mlle Thomsen, elle est bien jeune pour jouer les mères, et sa voix si mélodieuse, sa voix si pure et si tendre est bien poétique pour son rôle de Mme Bonnières. Mais comme elle est habillée ! Sa mante blanche sur sa robe violette du trois, sa toilette en voile noir sur transparent noir avec carrés de guipure blanche, sont deux pures merveilles, — comme ses bras admirables, dignes de la Vénus de Milo.

D'ailleurs toutes les toilettes que composa Paquin pour la pièce, ont beaucoup de grâce, et il faut louer aussi les décors et la parure de meubles des différents actes, qui sont de MM. Lhoste et Brenel.

M. Janvier rend de manière saisissante le double aspect du malheureux Bonnières, d'abord mari timoré, associé confiant et jobard, puis vieillard décrépit, aux jambes chancelantes, avec des yeux qu'enfièvre la haine... C'est d'une composition aussi simple que forte, qui fait honneur à l'artiste. M. Burguet est bien, lui aussi, dans le rôle difficile du jeune Paul ; il y met de sourdes colères, des rages concentrées du plus sûr effet, et son éclat du quatre est d'une justesse frappante. Lui faisant opposition, M. Kemm est bien le struggle for lifer exigé pour Villetanelle : solide, large d'épaules, des poings de boxeur, la figure calme et dure, aux traits impassibles. Il se défait peu à peu, et heureusement, de l'imitation d'Antoine. Et M. Albert Lambert, dans son incorrigible gaffeur Nantouillet, a retrouvé son succès du notaire du *Fils naturel ;* peut-être a-t-il les mains et les bras un peu trop agités, mais il montre de la bonhomie, de la rondeur, avec des effarements bien amusants de grosse mouche empêtrée dans une toile d'araignée... Bonnes silhouettes à côté, dessinées par MM. Daumerie, Darras et Liser, le Falconnier de la rive gauche.

Théodore MASSIAC.

Ameublement de MM. Lhoste et Brenel.

Mlle Sylvie (Hélène). M. Burguet (Paul).

« La Dette. » — 3e Acte.

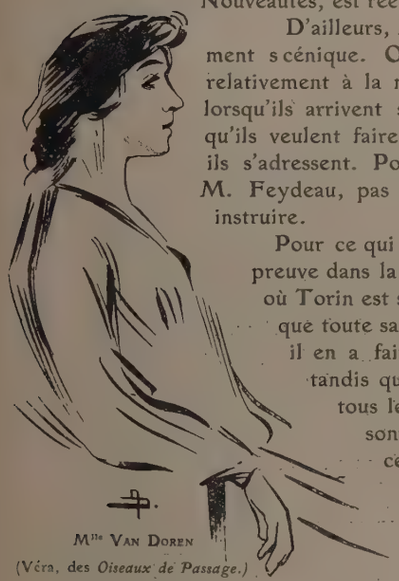
Cl. Larcher

M. Grand (Julien). Mlle Van Doren (Véra). M. Chelles (Grigoriew).

La Mise en Scène

Au point de vue spécial qui nous occupe, le deuxième acte de la *Main Passe*, que M. Georges Feydeau a donné aux Nouveautés, est réellement curieux à examiner.

D'ailleurs, M. Georges Feydeau est l'un de nos rares auteurs accordant une extrême importance au mouvement scénique. On s'imagine que nos modernes dramaturges sont beaucoup plus forts que leurs prédécesseurs, relativement à la mise en scène. C'est une erreur absolue. La plupart, au contraire, manifestent un embarras évident lorsqu'ils arrivent sur le plateau, à leurs premières répétitions. Et combien, dès qu'ils veulent faire des observations, font hausser les épaules aux directeurs auxquels ils s'adressent. Pour les régisseurs, c'est une affaire entendue : à part M. Sardou et M. Feydeau, pas un auteur n'a la moindre idée du métier, ni ne cherche à s'en instruire.



Mlle Van Doren
(Véra, des *Oiseaux de Passage.*)

Pour ce qui est de M. Feydeau, *il sait*. Et il vient d'en fournir une nouvelle preuve dans la mise en scène de son deuxième acte. C'est l'acte du bon pochard, où Torin est si impayable. Ainsi que son texte, M. Feydeau s'est appliqué à ce que toute sa mise en scène tournât autour de ce personnage essentiel. Pour cela, il en a fait un ivrogne calme, tranquille, que rien ne trouble ni n'émeut, tandis que les autres personnages, à son contact, bondissent, s'élancent de tous les côtés. Lui, à peine le voyez-vous faire quelques pas. Les autres sont constamment en mouvement, courent, sautent, rampent, s'effacent, jusqu'à ce qu'ils prennent définitivement la fuite en file indienne effarée et terrifiée... Et pourtant, il est le seul qui agisse, le seul dont chaque gaffe d'ivrogne, chaque idée stupide de poivrot, amène des événements aussi imprévus que désopilants. Voilà de la mise en scène ! et quelle prestesse, quelle sûreté de main dans l'exécution ! Certes, il faut pour ces résultats des interprètes agiles en même temps que disant juste, mais M. Feydeau a Noblet, il a Mlle Suzanne Carlix, couple charmant d'esprit et de finesse, il a Germain, il a Landrin...

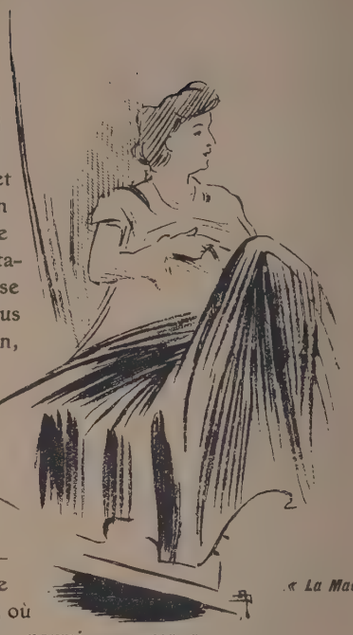
Et surtout, il a sa trouvaille, que l'on n'oubliera plus ! Attendez-vous à voir imiter ce deuxième acte, qui a suffi à renouveler le sujet choisi par l'auteur, sujet qui ainsi est réellement remis à neuf.

Venons aux *Oiseaux de Passage*, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves. M. Antoine a mis l'ouvrage en scène avec un soin méticuleux, auquel se marie ce goût d'artiste qui caractérise l'éminent directeur. D'abord, en ce qui touche aux décors : si le salon des bons bourgeois est d'une banalité cossue... et voulue, par contre, la mansarde du père Grigoriew reflète tout un caractère ; elle dit non pas la pauvreté de l'occupant, mais son absence de besoins, son insouciance des choses de la vie matérielle, le travail perpétuel de sa pensée ; Grigoriew a un poêle pour se chauffer l'hiver, il a un lit propre mais quelconque, une toilette de douze francs, des planches en rayons chargées de brochures, de journaux ; une méchante table couverte de papiers, de photogra-

Cl. Caulin et Berger.

Mlle Van Doren (Véra).

phies, et dans la pente du toit formant plafond, deux châssis vitrés par où la belle lumière du soleil vient inonder de clarté le désordre de ce refuge passager. C'est d'une rare justesse d'observation. Quant au tableau du premier acte, il est superbe. Qu'on imagine le salon d'une sorte de grand chalet genevois à usage de pension de famille. On est au premier étage, on accède du dehors par un escalier extérieur qui aboutit à un grand balcon de bois, auquel la pièce se rattache au moyen d'une immense baie large ouverte, d'où l'on a vue sur le vaste lac d'azur encaissé dans une ceinture de montagnes aux cimes neigeuses formant le fond du décor. C'est là qu'aux dernières scènes de l'acte se produit un des plus beaux couchers de soleil qu'Antoine ait jamais réalisés. Les glaciers rosissent sous les rayons frisants, pendant qu'une traînée phosphorescente, s'allumant dans l'onde calme du Léman, annonce la prochaine apparition de la lune silencieuse : c'est d'une indicible poésie.



« La Main Pass

Mlle Sandry (Francine).

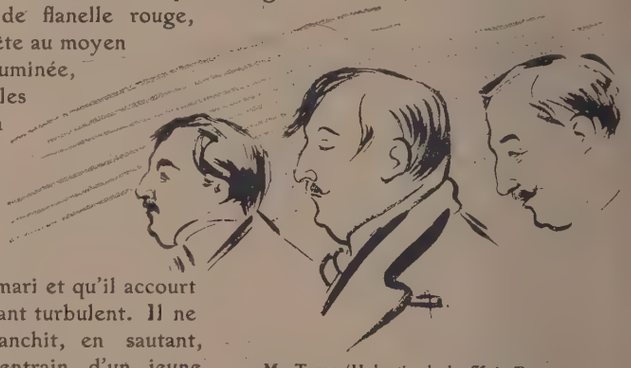
La mise en scène est nette, précise, limpide. Les mouvements y sont tous justifiés, les groupements ingénieux, soulignant bien les effets. C'est remarquablement adéquat au texte de l'ouvrage.

Pour les personnages, ils valent d'être décrits.

Véra Lewanoff, la belle nihiliste d'amour, c'est Mlle Van Doren. Rien de saisissant comme sa première apparition. Parmi le groupe tout bourgeois formé par la famille Lafarge : Mme Grumbach, mère aveugle aux cheveux presque blancs, à la figure indulgente et grave, — M. Matrat, son mari, et M. Antoine, son beau-frère, — les deux Lafarge, qui se sont donné une ressemblance de frères tout à fait curieuse, — et enfin les deux filles du dernier, Georgette et Louise, où Mlles Andrée Méry et Denège sont charmantes, l'une rieuse et mutine, l'autre mélancolique et tendre, — parmi ces braves gens paisibles vient prendre place une jeune femme muette, longue comme une vierge de Puvis de Chavannes, en sa robe noire à traîne qui la gaîne comme un fourreau. Et du corsage légèrement échancré jaillit un cou mat et massif, un cou d'un splendide ton d'ivoire, que surmonte une tête grave et mystérieuse, que son admirable chevelure noire coiffe d'un casque d'ébène. Elle est à la fois voluptueuse et mystique, et sa voix a des résonnances profondes qui vous remuent et vous subjuguent. Plus tard, elle s'animera, toujours noble, toujours avec une majesté d'impératrice. Il faut retenir le nom de Mlle Van Doren, qui s'annonce grande jeune première de tout premier ordre.

Mlle Piernold.

A côté d'elle, Mlle Mellot a pu déployer son vigoureux et fiévreux tempérament dans le personnage de Tatiana, la nihiliste fanatique. Pas grande, habillée n'importe comment (corsage écossais de flanelle rouge, jupe gros bleu, long paletot beige, chapeau genre canotier qui se fixe sur la tête au moyen d'un élastique passant sous le chignon), elle a les yeux de braise de l'illuminée, la marche à grands pas, décidée, virile, de celle qui est prête à tous les sacrifices, quand sa sainte cause est en jeu. Serrant de près la vérité, elle a réalisé, dans une voix dure aux résonnances de contralto, un accent russe en parfait accord avec ses pommettes de Kalmouk. Une lave brûlante, une éloquence entraînante, irrésistible. Cette Tatiana est certainement sa plus complète création.



M. Torin (Hubertin de la *Main Passe*).

Pour M. Grand, il est délicieux dans toutes ses scènes d'amour. Au deuxième acte, quand il vient d'apprendre que Véra l'accepte pour futur mari et qu'il accourt pour la remercier, il est d'une jeunesse, d'une gaieté, d'une pétulance d'enfant turbulent. Il ne sait comment exprimer sa joie, sa reconnaissance, et tout à coup franchit, en sautant, un dangereux pouf, avec l'heureux entrain d'un jeune faon échappé.

M. Gaillard (Etienne).

Mme Jenny Rose (Madeleine).

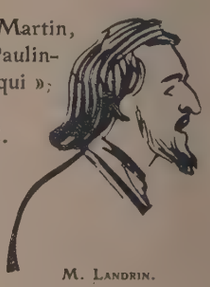
Et M. Chelles est joliment amusant en son vieux nihiliste de Grigoriew. Mais est-ce bien un nihiliste qu'il nous montre, avec son feutre mou, son macfarlane, ses yeux gais, sa barbe grisonnante, son crâne à moitié chauve ? On croirait assez quelque ancien bouzingot, quelque Schaunard sexagénaire demeuré dans la bohême, et faisant naturellement le « geste auguste du tapeur ».

Enfin, M. Signoret a donné à son inquiétant et louche Zakharine un aspect inoubliable. Ces cheveux blond-roux relevés et rejetés en arrière, cette physionomie chafouine, ces yeux qui regardent par-dessus le binocle, cette allure indécise, ces cigarettes fumées sans relâche, tout cela constitue une silhouette d'un dessin aussi intense qu'original.

Avant de terminer, deux mots des *Pantins* et du *Courrier de Lyon*. Les *Pantins*, que M. Bour a joués au Théâtre-Victor-Hugo, nous l'ont montré dans une longue scène de folie grandissante et qui se termine par un saut dans le vide, de la fenêtre de son cinquième étage. Des indications du plus haut intérêt ; une chute étonnamment réglée... Ah ! si M. Bour avait assez de force !... Un amusant décor des coulisses de la Salle des Concours, au Conservatoire, avec un pan de mur interrompu qui semble avoir été réduit à cet état par la pioche des démolisseurs.

Pour le *Courrier de Lyon*, repris à la Porte-Saint-Martin, compliments à Léon Noël, qui a toutes les traditions de Paulin-Ménier pour le rôle de Choppart dit l'Aimable, un « maqui », un peu trop expert en « gnons » !

Théodore MASSIAC.



M. Landrin.

La Revue des Critiques

Cl. Studio.

M. Maurice Donnay, chez lui.

On peut dire de la pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, *Oiseaux de Passage*, qu'elle a rencontré l'unanimité dans l'éloge.

Veut-on à cet égard quelques opinions? Voici, par exemple, ce que nous dit M. Catulle Mendès :

C'est rarement que l'art, au théâtre, nous donne des émotions si hautes, si profondes, de ces émotions où la médiocre sentimentalité n'est pour presque rien et qui intéressent surtout ce qu'on pourrait appeler le cœur de l'esprit. Comme d'un heureux symptôme de santé intellectuelle, il faut se réjouir de ce très grand succès.

M. Faguet n'est pas moins net et affirmatif dans l'éloge. Il conclut ainsi :

Le drame de MM. Descaves et Donnay, très intéressant et touchant comme drame, très amusant comme comédie, très curieux comme étude de mœurs, me paraît excellent de tous points et une des pièces les plus heureuses, les plus nées pour le grand succès, que nous ayons eues sous les yeux depuis bien longtemps.

M. Camille de Sainte-Croix n'hésite pas à prononcer le mot de chef-d'œuvre.

Je ne saurais traduire, en un compte rendu, la grandeur poétique des situations si exceptionnellement, mais si vraiment humaines, ni donner toute la mesure des caractères peu communs qui s'y déploient. Je me borne à résumer toute l'émotion ressentie dans ce mot de chef-d'œuvre, *que je n'ai pas hésité à inscrire en tête de cet article. Chef-d'œuvre par l'originalité et la générosité des pensées et des sentiments en conflit, par la séduction chaude d'un style vivant et pur, par la montée d'une action qui n'emprunte rien aux artifices vulgaires et se soutient sans défaillance par la seule force d'une trame psychologique sans défaut.*

Voilà donc une pièce qui peut se vanter d'avoir une bonne presse !

Le dénouement inspire une piquante réflexion à M. François de Nion. On sait que Véra, mariée à un nihiliste qu'elle croit mort, est sur le point d'épouser un jeune Français. Mais, à peine a-t-elle appris que son premier mari vit en Sibérie, très malheureux, en proie aux plus cruelles tortures physiques et morales, que son parti est pris. Elle ira le rejoindre, bravant tous les périls et renonçant à son nouvel amour. Ce départ qui justifie le titre d'*Oiseaux de Passage*, semble à vrai dire comme une revanche de la volonté féminine reconquérant son indépendance ; il peut aussi, observe M. de Nion, s'interpréter d'autre manière.

Cl. Rev. Théât.

M. Lucien Descaves.

Remarquez que ce dénouement, qui semble présenté comme une reprise de la liberté et une revanche sur l'asservissement dans le bonheur, le réglé et le médiocre, n'est au fond que le triomphe des idées du devoir, de fidélité et d'abnégation sur lesquelles repose encore notre société, de sorte que la nihiliste n'est, à tout prendre, qu'une épouse modèle allant rejoindre son mari dans une garnison un peu dure et lointaine.

Ainsi, aux divers mérites qui légitiment ce succès, s'ajoute celui de moralité selon les idées traditionnelles, malgré l'effort tenté par les auteurs pour déraciner les préjugés et briser les vieilles entraves ! C'est là une raison de plus de considérer cette œuvre comme éminemment bienfaisante puisqu'elle incite au dévouement, au sacrifice.

Le nom du mari de Véra, — l'héroïne qui nous vaut cette petite digression — a subi, dans les comptes rendus, diverses déformations. Cela tient à ce que, la brochure n'ayant pas encore paru, les critiques ont écrit le nom comme ils l'ont entendu prononcer. M. Maizeroy a entendu Boglovich ; M. Faguet, Dowblosky ; MM. Catulle Mendès, François de Nion et Louis Artus, Boblowsky. Comme je causais dans les couloirs avec des spectateurs sur le cas énigmatique de ce personnage, quelques-uns m'affirmèrent que le nom prononcé était Pavlowsky !... Si Sarcey était encore de ce monde, il ne manquerait pas de s'étayer de ce petit fait pour proclamer une fois de plus l'impérieuse nécessité d'une bonne diction au théâtre !...

Cl. Rew. Théât.

M. Ginisty. M. Paul Gavault.

Lorsque cette divergence des critiques ne s'exerce que sur un nom propre, le mal n'est pas bien grand ; mais quand il y a désaccord complet sur l'appréciation de la pièce ou des interprètes, les intéressés — auteurs, acteurs, directeurs — doivent se trouver plongés dans d'angoissantes perplexités.

Or, je ne crois pas qu'on puisse rêver opposition plus radicale que celle qui vient de se manifester entre les avis exprimés au sujet de l'interprétation de la reprise de la *Boule*, aux Variétés.

M. Catulle Mendès écrit ce qui suit :

Ce qu'il est impossible de louer sans quelque réserve, c'est l'interprétation, pas assez bouffe. Mlle Lavallière elle-même — Mariette, — n'a pas été éperdument invraisemblable ! M. Brasseur — La Musardière — ne se souvient qu'à peine du Duc d'en Face. M. Dearly — c'est le juge, père de neuf filles — ose seul l'extravagance excessive, quelque chose comme un au delà de Guignol. C'est avec une pitrerie satisfaisante que Mme Rosine Maurel est concierge de théâtre, que M. Prince est domestique, que M. Petit est musicien ambulant ; mais M. Huguenet, parmi les extravagances, a l'air de la raison même. Mlle Jeanne Rolly, elle, ressemble au charme, et Mlle Léo Burkel ressemble à la grâce. La soirée — si la pièce avait été beaucoup mieux jouée — aurait peut-être ressemblé à un succès.

M. Faguet est d'une opinion diamétralement opposée. Il estime que la pièce souffre d'une interprétation trop poussée à la charge, trop voisine de la bouffonnerie :

M. Max Dearly est exécrable. Il joue en clown un rôle de Dandin majestueux, formaliste, distrait, du reste, et préoccupé. Quelques singeries sont assez drôles en soi si l'on veut ; mais le contresens est continuel et il est criant et exaspérant.

Parmi les dames, je ne fais aucune difficulté de convenir que Mmes Rolly, Burkel et Lecombe n'excitent aucune animadversion et que Mme Rosine Maurel est à peu près à la moitié de la hauteur de l'excellent rôle de Mme Pichard. Mais, tout compte fait, il n'y a que l'extraordinaire Mlle Lavallière qui soit digne d'éloge. Elle a donné quelque chose d'âpre et d'acidulé au personnage de Mariette et elle l'a renouvelé à souhait.

Autre note avec M. Nozière :

Cl. Studio.

M. Georges Berr.

Le rôle de Camusot a été joué avec beaucoup de verve par Max Dearly. Ses étonnantes expressions de visage, ses attitudes raides de marionnette ont amusé le public ; mais il sait conserver, dans la fantaisie, de la mesure et des qualités d'observation. C'est ainsi qu'il faut jouer ces personnages de Meilhac et Halévy — comme d'ailleurs les fantoches *si joyeux et si déconcertants du théâtre de Musset. Max Dearly est, avec Prince, le seul des interprètes qui m'ait paru être dans le ton de la pièce. Prince tient avec beaucoup de talent et de finesse le rôle du domestique Modeste.*

Albert Brasseur est d'ailleurs fort plaisant dans le rôle de La Musardière ; mais il l'a poussé à la charge si violemment que le personnage paraît invraisemblable. Mlle Lavallière, qui est, comme toujours, spirituelle et charmante, devrait renoncer aussi à certaines exagérations et ne pas donner au personnage de Mariette, qui est de pure comédie, des intonations de farce.

La seule juxtaposition de ces extraits suffit à montrer combien il est difficile de s'entendre sur cette question de l'interprétation d'une œuvre. On ne peut s'empêcher, toutefois, de s'imaginer l'effarement d'un acteur qui se voit traiter d'exécrable par un critique alors qu'un autre lui dit qu'il est le seul qui ait paru être dans le ton de la pièce ! Il y a vraiment là de quoi éprouver quelque incertitude.

Il me reste hélas ! bien peu de place pour donner quelques extraits de compte rendu de la *Dette*, de notre collaborateur Gavault et de Georges Berr. Me voilà obligé de me borner à de très courtes citations. Je les choisirai dans deux journaux s'adressant à des catégories de lecteurs absolument différents, le *Petit Journal* et le *Temps*. Dans le premier, nous lisons, sous la signature de Léon Kerst, les lignes suivantes : « Il y a bien du charme, bien de la sensibilité et beaucoup d'émotion dans cette pièce intéressante qui va attirer toutes les familles à l'Odéon ». Dans le second, le feuilletoniste théâtral écrit : « Il y aura des larmes dans les yeux des jeunes filles tant qu'on jouera la *Dette* ». Ces deux journaux, de tendances opposées, sont, comme on le voit, d'accord pour constater la vive impression ressentie par le public...

Albert DAYROLLES.

Cliché Cautin et Berger.

Mlle Marcelle BORDO
dans *Ludine.*

LE THEATRE AU JAPON (1)

La Danse.

LA DANSE. — Dès les premiers temps de notre ère, on dansait dans les temples Shinto une danse sacrée nommée *Kagoura*, étroitement associée au souvenir de la bonne déesse Okamé, dont le masque rebondi et souriant se trouve partout au Japon.

Sous le règne de l'empereur Suiko (593-628), une danse chinoise, *Kuré-No-Gaku* est introduite par un prêtre coréen.

Au même moment, le prince Shotoku invente une danse dramatique, *Saru-Gaku*, en soixante-six figures, qu'il fait danser devant le Palais impérial par le ministre Hata-No-Kawakatsou.

Sous le règne de l'empereur Temmu (673-686), est inventée la *Gosetsu-no-Mai*, dansée au Palais impérial à l'occasion d'une fête nommée *Toyno-Akari*, par cinq jeunes princesses choisies parmi les plus belles.

Depuis lors, l'art de la danse se développe, très en faveur à la Cour et dans les temples bouddhiques. Mais ce n'est qu'au temps de l'empereur Go-Horikawa (1222-1232), qu'il pénètre dans le peuple avec le *Sarougakou* et son dérivé *Dengaku*, danse comique qui graduellement se transforme en *Nô*, représentation théâtrale qui, à son tour, donne naissance au *Shibaï* vulgaire (xvi[e] siècle).

La nouvelle danse *Imayo* (littéralement : danse élégante), diffère complètement des danses religieuses d'autrefois; les chansons qui l'accompagnent au son des instruments expriment l'amour, les passions qui agitent l'âme humaine et glorifient l'héroïsme.

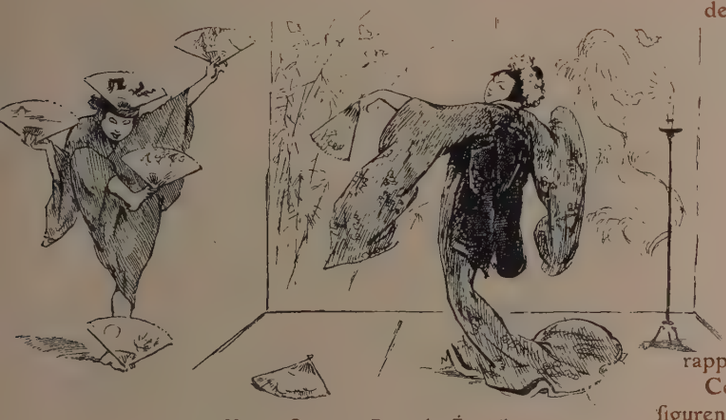
Au début du xvii[e] siècle, le samisen et les marionnettes, qui viennent d'être inventés, font leur partie dans le *Nagauta*, danse qui succède à l'*Imayo*.

Sans grand succès, les prêtres bouddhistes essayent d'opposer à l'Imayo et au Nagauta de nouvelles danses religieuses de leur invention : *Nemboutsou-Odori* et *Diamokou-Odori*, destinées à frapper l'esprit du vulgaire et à le ramener au pied des autels. Cette tentative a pour résultat inattendu d'ouvrir la voie à de nouvelles danses profanes, telles : *Isé-Ondo*, *Bon-Odori*, *Smiochi-Odori*, etc. ; et c'est une toute autre chanson, accompagnée d'une sonnette et d'un tambour, que le vulgaire a tôt fait de substituer au thème sacré. La voie est ouverte alors aux représentations théâtrales, aux danses et aux chansons profanes pour l'enseignement desquelles de nombreuses écoles ont été fondées de nos jours.

On compte aujourd'hui plus de trois cents de ces danses, chacune avec leur chanson.

Il y en a pour tout les goûts.

Deux éventails représentent deux amants qui se quittent, se rejoignent, s'agitent, expirent et renaissent sous les doigts de la geisha, mime accomplie, au geste parlant, dont les attitudes rappellent celles de la danse du voile des almées.



Matsou-Odori. — Danse des Éventails.

Ce sont encore des éventails qui dans la danse du pin *(Matsou-Odori)* figurent les branches agitées par le vent. Ce pas de caractère exige une grande agilité de la part de celui qui s'y livre.

C'est sous le règne de l'empereur Toba (1108-1123), que la danseuse professionnelle : la *geisha* ou *shirabioshi*, entre en scène, rapidement devient populaire et obtient la faveur des grands. Elle porte des costumes magnifiques qui font qu'on a peine à la distinguer des princesses et des dames de la Cour.

Aujourd'hui ce grand luxe a disparu. A ce propos, il est intéressant de constater que la femme Japonaise, quelle que soit sa condition, en aucun temps, ne s'est parée de bijoux touchant à la peau : colliers, bracelets, boucles d'oreilles, etc. C'est une énigme dont l'explication ne m'a pas encore été fournie, et qui mérite qu'on s'y arrête puisqu'elle touche à une particularité unique assurément dans l'histoire des civilisations.

Il y a deux cents ans que les geishas se contentent de chanter et de jouer de divers instruments ; le plus souvent ce sont leurs élèves, âgées de moins de seize ans, qui dansent à leur place ; à moins que comme *Sada Yakko*, geisha devenue tragédienne — qui triompha à Paris en 1900 — elles aillent se faire applaudir au théâtre. Il n'est pas inutile de dire qu'avec *Kumehachi*, autre geisha célèbre, âgée de près de soixante-dix ans, qu'elle a attachée à sa troupe, *Sada Yakko* est la première qui ait osé paraître sur la scène dans un rôle de femme. Jusqu'ici, la vieille geisha n'avait pu exercer son immense talent que dans des rôles d'hommes, sur des scènes d'où l'élément masculin est exclu systématiquement.

Une Joueuse de samisen.

GUIDAYOU ET CAFÉS-CONCERTS. — Le *Guidayou* est une œuvre littéraire, futile ou solennelle, déclamée en public avec accompagnement de *samisen*; et nombreux sont à Tokio les établissements qui exploitent ce délassement élégant. C'est un genre auquel s'adonnent

(1) Les éléments de cet article, ainsi que de celui publié dans notre précédent numéro, sont empruntés aux deux derniers ouvrages de M. Félix Régamey, *Japon* et *Le Japon en Images*. Paul Paclot, éditeur, Paris.

Dessins de Félix RÉGAMEY

Mme Suminoské.

de préférence les femmes et où elles atteignent la perfection ; *Guidayou Katari* est le nom qu'on donne à ces artistes. Mlle Takémoto Ayanoské compte parmi les meilleures ; Mme Suminoské est aussi une de celles-là.

Les paroles des personnages engagés dans l'action sont reproduites avec les intonations propres à chacun d'eux, très nettement accentuées. A côté de la lectrice se tient, comme elle accroupie et faisant face au public, une joueuse de samisen dont la musique est ponctuée de commentaires proférés d'une voix gutturale, se rapportant au texte du drame. Cet arrangement ne manque pas d'une certaine saveur. Généralement ces petits théâtres ne sont désignés par aucun signe extérieur.

On monte un étage et l'on entre dans une salle de dimension moyenne. Les murs sont garnis de grandes images encadrées ou simplement clouées, offertes aux artistes par leurs admirateurs. Éclairage au pétrole. Une étroite galerie règne sur trois côtés de la salle.

Ici deux étendards à hampe longue s'entre-croisent au-dessus de la scène minuscule où se tiennent la joueuse de *samisen* et la lectrice, devant son pupitre laqué à glands de soie, qui porte la brochure du drame interprété.

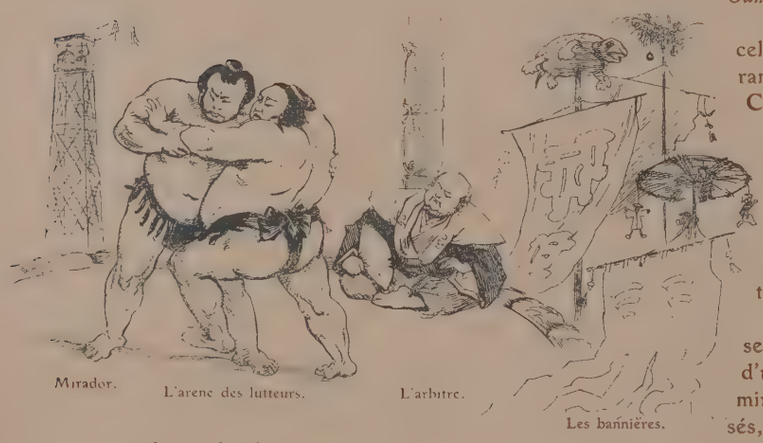
Il en est de même à la Maison du Pont-du-Saule (*Bashi-Yanaghi*), qui est située au centre de la ville. La même formule classique et monotone y est observée : paroles, musique, costumes et décors. Le rideau de fond, avec ses grands caractères aux formes capricieuses qui se détachent sur du blanc, autour d'un disque rouge central, est d'un très bel effet décoratif.

Lectrice. Accompagnatrice.

Cet établissement, mieux que les deux précédents, se rapproche du genre de nos cafés-concerts. Sur son étroite scène défilent des artistes dont le répertoire, larmoyant ou badin, est parfaitement bien adapté au goût des personnes de classe inférieure qui le fréquentent.

Au récit des aventures pénibles de « la jeune amante abandonnée », succède celui des mésaventures joyeuses du bourgeois qui n'a pu trouver de place au théâtre de *Dandjouro*. Le grimacier à l'éventail fait des imitations d'acteurs connus. Un gros père, sans grand relief, raconte les amours coupables d'un daimio et d'une courtisane. Un godelureau fort dégourdi, dégoise, en fumant sa pipette, un chapelet de bourdes assaisonnées à la mode du jour. J'en passe et des moins bons, sans pourtant oublier le très précoce petit bonhomme qui danse, chante et déclame comme un homme. « Il grandira, car il est Japonais », et fera les beaux jours des *Guidayous* futurs.

L'ATHLÉTISME. — Les plus fameux prestidigitateurs, équilibristes, jongleurs et acrobates du Japon sont à Ozaka. Ce genre d'exercices ne nous est pas inconnu ; mais au goût des Japonais, il passe bien après les prouesses des lutteurs *Sumôs* (prononcez Smo).



Mirador. L'arène des lutteurs. L'arbitre. Les bannières.

Il existe deux grandes écoles de lutteurs, celle de l'Ouest et celle de l'Est ; et les athlètes se divisent en trois classes : les aspirants, *Komubosh* ; les maîtres, *Maigashira*, et les grands-maîtres, *Ozeki*. Ce dernier titre ne s'obtient qu'à la suite des plus éclatantes victoires.

Les *Sumôs*, exerçant leur profession de génération en génération et soumis à un régime spécial, atteignent un développement physique extraordinaire. Ils forment une caste à part dans la nation qui les idolâtre.

L'annonce de l'ouverture d'une de leurs arènes — ils n'ont pas de théâtre fixe — met toute la population d'une ville en émoi.

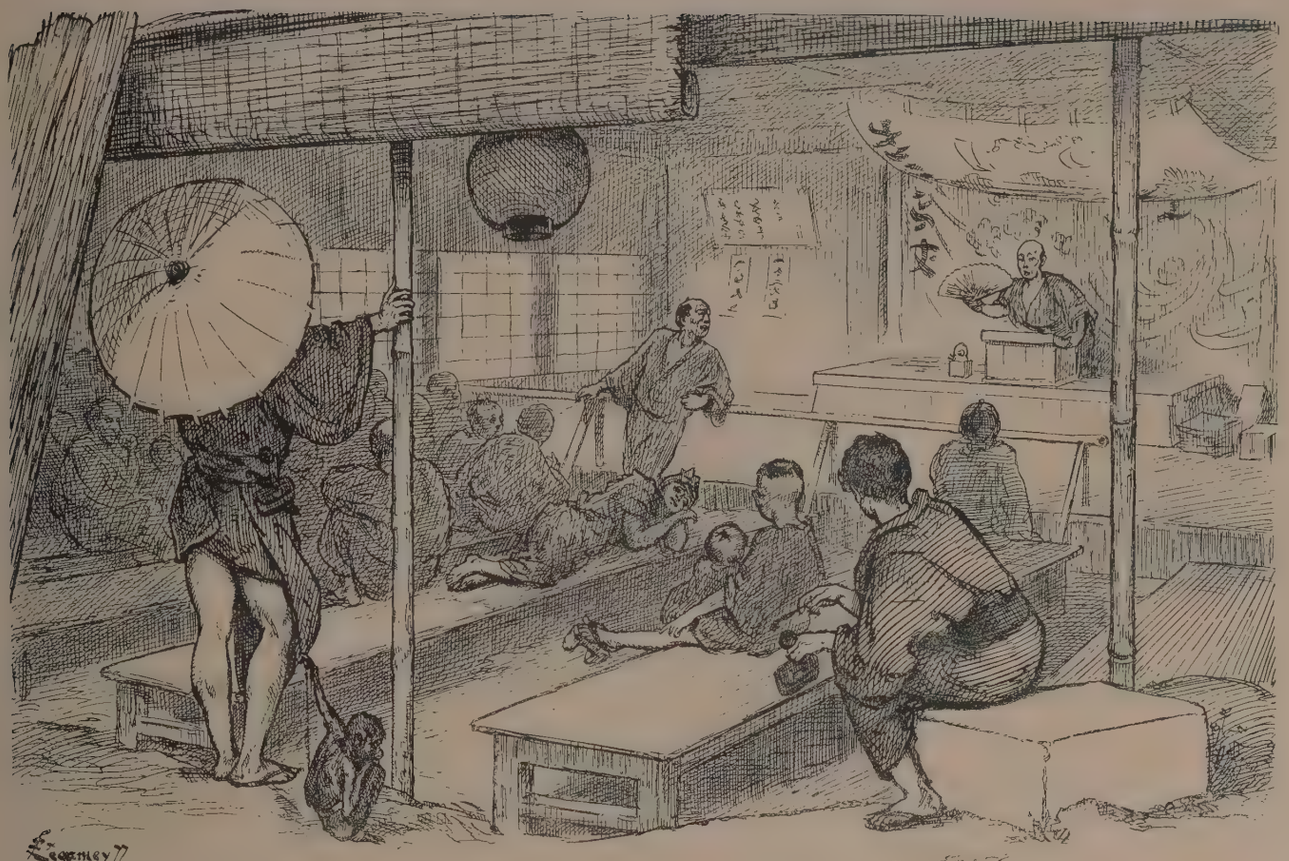
Plusieurs jours à l'avance, la représentation est annoncée par le tambour d'un crieur perché au sommet d'un mirador fait de bambous entre-croisés, dominant la vaste enceinte garnie de gradins où la foule viendra s'entasser. Les rues sont pavoisées de bannières très pittoresquement ornées ; et à la porte des maisons habitées par les lutteurs sont placés des éventaires chargés de fleurs et d'objets précieux destinés à recevoir les offrandes en nature et en argent des amateurs.

Avant la lutte.

...Au centre de la vaste enceinte circulaire est établie une plate-forme carrée de 9 à 10 mètres de côté. Elle est recouverte d'un petit toit de bambou clayonné, soutenu par quatre poutres garnies de draperies. Adossés à ces colonnes, tournant le dos au public, quatre arbitres se tiennent accroupis, séparés de l'arène sablée par un bourrelet de paille circulaire qui lui sert de limite. Disons tout de suite que le prix de la lutte est au champion qui réussit à repousser son adversaire au delà de ce cercle, ou qui lui fait toucher terre, ne fût-ce que du genou.

A la queue-leu-leu, les lutteurs de la journée apparaissent, revêtus d'un grand tablier de gala en velours à lourdes franges d'or et richement brodé. Ils forment le cercle autour de l'homme chargé de la surveillance du combat, qui se place au centre ; pour la circonstance il a passé le

Dessins de Félix RÉGAMEY.



Le Conteur d'histoires.

Kami-Shimo — costume ancien de grande cérémonie ; il tient le *Goumbi*, éventail rigide, de forme spéciale, avec lequel il saluera les vainqueurs.

Maintenant, les Sumôs exécutent avec ensemble une série de mouvements : 1° mains jointes sur la poitrine ; 2° bras étendus alternativement à droite et à gauche ; 3° bras droit étendu en avant, comme pour prêter serment. Puis ils s'en vont comme ils sont venus. Après quoi, un second surveillant maniant un éventail en papier, fait d'une voix chantante l'appel du champion dont le tour est venu. Nombreux sont les gestes préliminaires qu'exécutent les lutteurs avant l'étreinte : assouplissement des jarrets, pieds lancés de côté, retombant durement sur le sol ; un peu de sable aux mains ; une gorgée d'eau consacrée apportée par un comparse ; une pincée de sel jetée par-dessus l'épaule pour conjurer le mauvais sort...

A toute cette agitation succède un bon moment d'immobilité : les adversaires sont face à face, ramassés sur eux-mêmes, les mains posées sur les genoux, les cuisses écartées et jointes aux mollets, de sorte que tout le poids du corps repose sur la pointe des pieds.

S'épiant comme font les chats, ils posent une main après l'autre lentement sur le sable, poings fermés ou doigts écartés, toujours assis sur leurs pointes, et se surveillent avec de légers tressaillements, simulacres d'attaques. Plusieurs fois de suite cette attitude expectante est laissée et reprise ; et, entre chaque reprise : repos, eau dans la bouche, sable aux mains et coups de jarrets...

Montreur de marionnettes.

Maintenant, ils se sont relevés et se touchent ; ils en viennent aux mains, car ce sont elles qui, pour commencer, agissent seules, enserrant les bras, du poignet à l'épaule, passes qui semblent très exactement mesurées et mûrement réfléchies. Des minutes s'écoulent dans l'expectative, certains enlacements se prolongent dans une immobilité dont l'auditoire s'amuse, puis s'irrite ; si bien que le surveillant, touchant les lutteurs de son éventail, les sépare, sauf à les remettre dans la même posture à la reprise suivante, posture rétablie avec un soin minutieux.

Le moindre geste est observé attentivement par le surveillant ; qu'un cas difficile se présente, l'entente des quatre arbitres devient nécessaire. Ceux-ci, pour mieux s'éclairer, font appel à divers témoignages. Pendant le temps que dure la conférence, les deux intéressés demeurent accroupis sur leurs pointes. Il arrive parfois que le jugement rendu est en opposition avec celui du premier arbitre ; il se retire alors, et sa sortie est égayée par les huées du public dont les apostrophes et les lazzi se mêlent aux cris des marchands de programmes et de mangeaille.

Il est de si bonne composition, ce public ! A l'entr'acte, il n'est pas délivré des contremarques : c'est par l'apposition d'un timbre humide, sur l'avant-bras nu des spectateurs, qu'elles sont remplacées.

Il y aurait tout un chapitre à écrire sur le spectacle de la rue : grimaciers, montreurs de marionnettes, acrobates, prestidigitateurs, artistes ambulants que l'on rencontre à chaque pas, sans oublier le conteur d'histoire, qui, lui, a pignon sur rue.

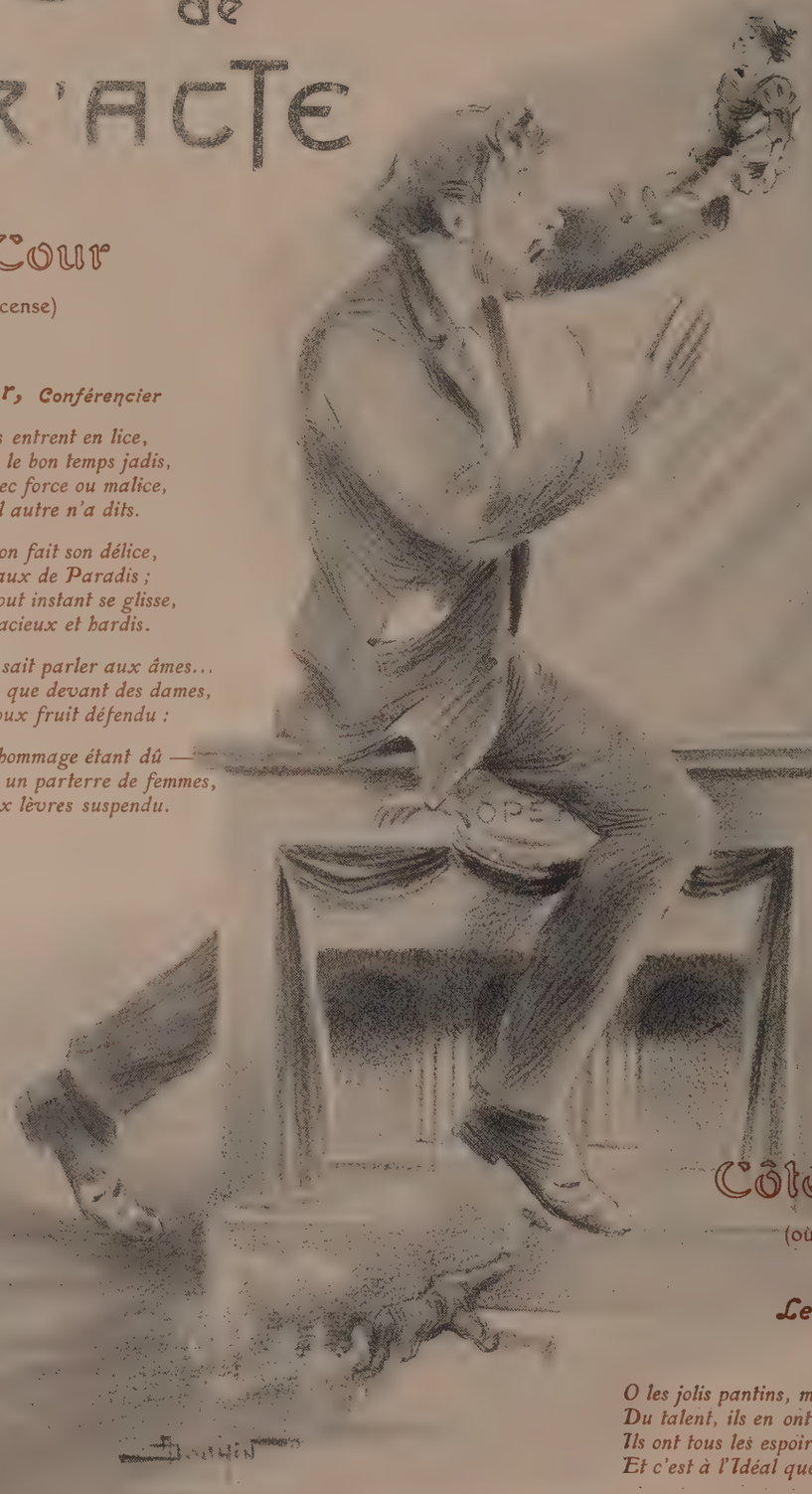
FÉLIX RÉGAMEY.

ercices
ratoires.

Jeunes acrobates.

Dessins de Félix RÉGAMEY.

Sonnets de l'Entr'acte



Côté Cour

(où l'on encense)

George Vanor, Conférencier

George Vanor opère. Alors entrent en lice,
Comme des chevaliers dans le bon temps jadis,
Prêts à rompre la lance avec force ou malice,
Un tas de jolis mots que nul autre n'a dits.

Des mots harmonieux dont on fait son délice,
Au plumage éclatant d'oiseaux de Paradis ;
Où le cœur sous l'esprit à tout instant se glisse,
Des mots, tout à la fois, gracieux et hardis.

C'est un verbe de chair qui sait parler aux âmes...
Aussi, quand il causa, rien que devant des dames,
Du baiser, cette fleur du doux fruit défendu :

— A son double talent, tel hommage étant dû —
Il eut, une heure au moins, un parterre de femmes,
Son charmant auditoire, aux lèvres suspendu.

Côté Jardin

(où l'on bêche)

Les Pantins

A M. Grillet, auteur des Pantins,
joués par M. Bour, au Théâtre-Victor-Hugo.

O les jolis pantins, messieurs ou demoiselles !...
Du talent, ils en ont ; le succès, ils l'auront.
Ils ont tous les espoirs, elles ont tous les zèles,
Et c'est à l'Idéal que se cogne leur front !...

O les pauvres pantins, qui croient avoir des ailes,
Ailes que la misère et la faim couperont,
Et qui, manœuvrés par de vulgaires ficelles,
Roulent de chute en chute et d'affront en affront !

Pour une illusion que d'heures effrayantes !
Que de sanglots cachés par ces lèvres riantes !
Combien de sombres nuits pour quelques clairs matins !

Étoiles d'un seul soir, astres bientôt éteints,
Néant dissimulé sous des formes brillantes :
O les iolis pantins ! O les pauvres pantins !

Henri SECOND.

La Dernière Colonne de la Tragédie

M. DE MAX

Imperator sine Imperio.

Chaque fois que j'ai approché cet Homme, je n'ai pu m'empêcher, en songeant aux sourdes rancunes, aux haines hypocrites qui veillent autour de lui, de me souvenir des vers de Baudelaire :

> Tout droit dans son armure un grand homme de pierre
> Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;
> Mais le calme héros courbé sur sa rapière
> Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

Et de quel chant enthousiaste et triomphal Baudelaire vivant n'aurait-il pas salué cet artiste unique et incomparablement beau parmi tous, qui, si magnifiquement personnifie, dans l'aujourd'hui veule et plat, la Décadence avec tout ce qu'elle a d'emporté et de morbide ?

A peine âgé de trente-trois ans, M. de Max a conquis la gloire, la seule femme qui ne se laisse point violer. Il a le profil magnifique des Césars romains, ce profil retrouvé aux vieilles médailles frappées sous l'Augustule et qui rappelle celui de Néron. De Néron, M. de Max a l'âme ardente et splendide, l'amour des larges paysages flamboyants et des horizons incendiés. Parmi nous il est vraiment un empereur sans empire. Il est de cette époque héroïque et frénétique où le caprice de César faisait flamber comme une torche rouge, Rome, ses arcs de triomphe et ses palais, aux quatre coins des horizons foudroyés et tumultuaires. Ses bras ont l'envergure immense du vol de l'aigle et il lui faut la pourpre impériale que le geste étend sur l'horizon comme une sanglante draperie tragique. Jamais des épaules ne furent mieux faites pour porter la tunique augustale et aucun laurier d'or ne ceignit mieux des tempes faites pour le triomphe hautain.

Cl. Cautin et Berger.

M. de Max, dans *Néron*.

Cl. Cautin et Berger.

M. de Max, dans le *Roi de Rome*.

Toute la race des Bonaparte s'évoquait par lui quand, dans l'*Aiglon*, aux champs de Wagram, M. de Max dressait, dans un appel désespéré, la Grande Armée avec ses bataillons, ses maréchaux, ses aigles et son Empereur. Cela atteignait un degré d'hallucination incomparable, et ce sera désormais cette frêle silhouette blanche, si mince, ce profil césarien que les innombrables mains du champ de bataille éleveront expiatoirement. Le roi de Rome n'est plus pour nous le jeune homme en qui la race agonisante avait même aboli la ressemblance ; c'est un ardent, frénétique et passionné adolescent, un prince si beau et si morbide qu'il semble presqu'irréel et que sa gloire démesurée s'augmente encore de la triste splendeur de son exil. Par la seule force de son incroyable énergie, M. de Max a opéré tout cela. Son souvenir restera attaché à celui du fils de l'Homme colossal dont l'ombre s'étend oblique et lourde sur le siècle pensif, où les jeunes poètes reconnurent en lui le professeur d'énergie et de volonté.

M. de Max reste parmi nous comme la plus magnifique expression du génie tragique contemporain. Que tragique et émouvant, en tout et partout, il nous fasse frissonner, nous épouvante ou nous hallucine, il est toujours supérieur à lui-même. Mais nous pouvons le préférer sous la pourpre des Césars, le manteau sanglant d'Oreste et le rêver sous la dalmatique d'or d'Héliogabale. Là on comprend que cet artiste sent et vibre, qu'il vit la figure héroïque ou colossale qu'il incarne et qu'il ne joue pas uniquement pour les spectateurs, mais pour l'idée tragique et humaine qui plane au-dessus de lui. On sent que M. de Max porte en lui l'orgueil indomptable de sa race orientale. Cet orgueil bouillonne, éclate, rugit, accomplit de merveilleuses choses et reste un splendide étonnement.

C'est un prince exilé loin de la patrie flamboyante de ses rêves. C'est pour tout cela qu'il hait la vie quotidienne, pour ce qu'elle a de bas, de laid et d'ignoble. Cette haine le porte quelquefois à des injustices nobles, qu'il

Cl. Cautin et Berger.

M. de Max, Néron

Composition de M. Robert Nau.

M. de Max récitant l'*Aigle de Waterloo*.

faut admirer, parce qu'on les sent inspirées par une volonté inflexible et droite, pure comme des lames frappées, aux royales Espagnes, pour les conquistadors.

Je voudrais parler quelque peu maintenant de la diversité du génie tragique de M. de Max. Ici ma tâche devient fort aisée. On a pu, de longs soirs, contempler l'extraordinaire facilité d'assimilation de cet artiste, l'adaptation parfaite qu'il accomplit et réalise des personnages les plus bizarrement opposés avec son merveilleux tempérament. Je choisis à dessein deux rôles qu'il créa ces derniers temps. Voici le caissier Bulau, de *Jeanne Vedekind*, cette tragédie bourgeoise, âpre et forte, où pour la première fois Mme Sarah Bernhardt consentit à paraître auréolée de la précoce neige d'un radieux automne dissimulant mal les roses de son éternelle jeunesse. Bulau est une des plus curieuses créations de M. de Max. On sait cet homme lyrique, exalté, enthousiaste et, je l'ai dit et répété, démesuré. Voici que par un incroyable prodige il étouffa, noya, laissa disparaître tout cela, qu'il voulut même faire perdre le souvenir de son profil césarien, impérieux, dur et net, pour nous montrer une lamentable loque humaine, pitoyable et douloureuse. Pas de cris frénétiques, pas de délirantes et magnifiques exaltations : une humilité, une tristesse de pauvre, un visage noyé dans les poils blancs d'une barbe drue, laid, misérable, déchu. Tout le rôle fut joué dans une demi-teinte assourdie, atténuée, effacée. Voilà pour la première incarnation. Plus près de nous est celle du cardinal Ximénès, de la *Sorcière*, cette mauvaise pièce à grand succès. Bulau était vieux, cassé, courbé ; l'inquisiteur espagnol l'est davantage encore. Soixante-treize années de dure vie pénitente pèsent sur lui. Sa chair fut châtiée par la corde de chanvre dur, le fanatisme creusa ses rides, la foi consuma son cerveau. Et voici que nous retrouvons vivante devant nous cette page bibliographique du tortionnaire de Tolède, car M. de Max s'est imprégné à ce point de son personnage qu'il l'a fait renaître tel qu'il fut. Cet homme est jeune et beau, il est devenu vieux et laid ; il est dédaigneux, il est devenu haineux ; il a la fière allure d'un qui marche droit dans la vie, le voici, sournois, torve, courbé sous la bure. Ainsi la personnalité de cet artiste se manifeste. Il fait abstraction de lui-même — on comprendra jusqu'où j'étends le sens de ces mots, — il disparaît pour pousser devant lui un personnage inconnu ou légendaire, pour se dédoubler en faisant vivre aux feux de la rampe ceux que l'Histoire coucha aux pages des livres. Sa voix sonore vibrait dans la ténèbre opaque, et c'est alors que je compris le magnifique spectacle qu'offrait aux artistes et aux poètes le dernier tragédien, l'empereur du rêve dont l'exil a terni aux tempes le laurier d'or des conquérants. Quand cette dernière colonne de la tragédie croulera, on restera devant le temple, frappé de stupeur et de crainte : personne n'osera plus pénétrer dans ce lieu où régna un roi déchu et un dieu foudroyé...

M. de Max.
Le valet de chiens de la *Légende du Cœur*.

Pour mettre quelque intérêt dans ces sèches pages de critique, la *Revue Théâtrale* s'est adressée à deux artistes dont les noms sont lourds d'une jeune gloire. M. Rouveyre qui, au prochain Salon, expose la *Loge de M. de Max* est loin d'être inconnu à ceux que passionne tout ce qui touche l'art théâtral.

Voici une œuvre d'un parisianisme aigu vu sous un jour spécial et auquel nous ne sommes guère habitués. Avec une heureuse audace M. Rouveyre sort des limites conventionnelles et nous donne une œuvre forte et étudiée dans sa fougue spontanée. C'est là un curieux document. Louons les dieux de le devoir à M. Rouveyre, qui l'exécuta, et à M. de Max qui l'inspira !

Si M. Rouveyre prend souci de la réalité des choses, M. Robert Nau, au contraire, les rend symboliques et en dégage la synthèse artistique. M. Robert Nau porte un nom que Mme Eugénie Nau illustra et illustre au théâtre par un nombre considérable de créations âpres, fortes et sincères. Voici de lui un dessin d'un clair symbolisme et d'un caractère particulièrement intéressant. *L'Aigle des Morts*, que M. de Max me fit l'honneur et la grâce de dire au Théâtre-Sarah-Bernhardt, fournit à M. Robert Nau une composition très baudelairienne. Avec une rare puissance il harmonisa le vol prodigieux de l'aigle impériale et la ligne du tragédien rendant sous un aspect inattendu le vers :

...Et l'Aigle de la mort se lève sur toi, Waterloo !

Que voici une heureuse conception du symbolisme synthétique ! On voit le parti exceptionnellement puissant qu'en retira M. Nau. Ce m'est assurément une trop grande gloire que d'avoir, par quelques vers, pu inspirer ces deux artistes.

Tout comme le tableau de M. Rouveyre, la composition de M. Robert Nau est sa première œuvre picturale et elle affirme l'éclatante preuve du talent très personnel de l'artiste qui la signa d'un nom deux fois honoré par l'art français.

Hector FLEISCHMANN.

Tableau de M. André Rouveyre.

La Loge de M. de Max.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Varna.

Théâtres à côté

A suivre les théâtres à côté, je finirai par perdre toutes mes illusions. Ainsi, je crus longtemps à la sincérité des annonces publiées en douzième page de nos grands quotidiens ; aujourd'hui je n'y crois pas plus qu'à la recommandation des premiers paris ou tuyaux de courses. A qui dois-je cette ultième déception ? A Hugues Delorme — que sa grandeur n'attache pas au Casino de Beaurivage et qui a bien voulu me démontrer, avec son esprit satirique habituel, toute la fausseté de certaines réclames, cela en me conduisant dans un de ces établissements tant vantés... par les typographes, un *Casino, hôtel, jeux, etc.*. où tout est mis en œuvre pour en faire accroire aux touristes, dont tout est loué : le site, la cuisine, le baccara, la clientèle — sans qu'il y ait rien de tout cela. Cependant, à voir s'agiter le personnel, on se figurerait que l'hôtel regorge de voyageurs. Une chambre ? encore une, celle de l'amiral. A dîner ?... il reste encore deux œufs. Quant aux jeux... l'entrain de la partie est figuré par le cocher Ratineau, qui remue des jetons dans une casserole et annonce des coups de cent louis comme il crie : « hue et dia ! » à ses biques. Croyez bien que tout est parfaitement réglé, — si parfaitement que M. Rambert, agent du fisc, pris pour un touriste, s'informant du chiffre d'affaires, taxe l'établissement de première catégorie... et se retire sans y loger, au désespoir de l'hôtelier Goujet déjà ravi de recevoir un client.

Que MM. Delorme et Numès me permettent une critique. On ne s'explique pas la déveine constante de ce frère à la côte, étant donnés les louables efforts de sa femme afin d'amener la chance au Casino. Ou alors... rien ne va plus.

C'est par une égale confiance dans les petites annonces que deux braves bourgeois, amis de MM. Timmory et Manoussi, ont été trompés. Ils demandaient une *Petite bonne sérieuse* et que leur arriva-t-il, grands dieux ! une jeune personne destinée à une de ces maisons que la police tolère et que la morale réprouve. L'intention des provinciaux est, en effet, s'apercevant de l'erreur, de réprouver sur l'heure l'aimante demoiselle... Mais comme son renvoi provoquerait le départ immédiat d'un vieux paillard dont l'héritage est convoité, ces braves gens font comme la police : sans réprouver la morale, ils tolèrent le vice. Le contraire n'eût pas été drôle, tandis que l'aventure, ainsi présentée, est très, très amusante, d'autant plus que Max Maurey a découvert, pour l'emploi de dame égarée, une artiste en possession de qualités idoines et fort jolie : Mlle Varna, un nom à retenir avec ceux de Rambert et Goujet.

D'un caractère plus littéraire est le *Meilleur Ami*, de M. Robert Dieudonné ; comédie légère, gaie, mais d'une gaieté qui ne néglige pas l'observation ; d'un dialogue agréable où le mot éclate discrètement, commentant la situation excessive. Effectivement, en quelle posture se trouve cet ami qui, pour ne pas manquer aux devoirs de l'amitié, se dérobe par la fuite à la tentation... et se fait pincer plus tard à la porte de la chambre en laquelle un autre s'est introduit. En quelle posture ! C'est à ne plus savoir à qui Dieu donner. Eh ! mais à Mmes Genty, Launay ; MM. Brizard, Ratineau et Stacquet, joyeux complices.

Henry FRANSOIS.

Mlle MARCELLE BORDO. — Pour devenir le joli papillon aux couleurs vives et chatoyantes, la chrysalide a besoin qu'un certain nombre de circonstances différentes se rencontrent en un certain moment. Ainsi il en est de nos charmantes actrices. L'habitude des planches, jointe à la grande habileté du couturier peut faire, d'une jolie femme, une actrice, mais elle ne sera une artiste, au sens vrai du mot, que le jour où le rôle qui lui est destiné, par l'obscur pouvoir qui gouverne les hommes et les choses, lui sera donné à interpréter. Un vieux proverbe arabe dit : « La voiture qui porte la fortune s'arrête, une fois dans la vie, devant votre porte et il suffit de vouloir y monter. » Pour les actrices aussi, une fois dans leur existence, se présente le rôle qui les fera artistes. Il suffit de vouloir le jouer, quelque apparence contraire qu'il présente aux sentiments intimes et aux idées acquises le long du chemin déjà parcouru...

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Marcelle Bordo.

Mlle Marcelle Bordo s'était contentée, jusqu'ici, non seulement d'être l'une des plus jolies femmes de Paris, et l'une de celles qui portent le mieux la toilette, mais encore une observatrice fidèle des traditions classiques du vaudeville, tel qu'on le joue au Palais-Royal et aux Nouveautés. Le critique, pourtant, pouvait déjà apercevoir la fine comédienne que dissimulait mal l'amas grossier des farces vaudevillesques. Un jour, Jean Lorrain, ce Juvénal de notre décadence française, écrit une petite comédie âpre et cinglante que n'auraient désavouée ni Pétrone ni Martial. Il s'agit de réaliser à la scène un type complexe de grande courtisane, de ces femmes que nos mœurs aveulies acceptent et choient, si elles prennent la simple étiquette d'un théâtre, aussi petit qu'il soit. Le rôle est proposé à Mlle Marcelle Bordo. Ce qu'il faut d'observation, d'esprit, d'ironie, de verve pittoresque, pour réaliser à la scène tout ce que le cerveau si fou mais si artiste de Jean Lorrain a voulu dans un tel rôle, je vous le laisse à penser. L'actrice des Nouveautés, l'interprète des fantaisies folles de Georges Feydeau, pourtant accepte.

Elle sera *Ludine* aussi exquisement blonde qu'elle est, dans la vie, brune de tout le soleil qui a mûri le teint de ses rudes ancêtres espagnols. Et c'est l'enchantement qui commence, chaque soir, aux Capucines, pour les spectateurs, devant cette Ludine, étrange et perverse et si belle, tantôt élégante et presque distinguée, tantôt rendue bien vite à la vulgarité de ses instincts. La variété et la souplesse du jeu de Mlle Bordo sont vraiment extraordinaires. Le rôle est tout en nuances. Pas une n'échappe à l'interprète qui, à force de tact, dans cette œuvre terriblement scabreuse, sauve chaque situation, si périlleuse qu'elle soit. Combien, des plus réputées au théâtre, auraient échoué dans cette tâche plus que délicate ?

Voilà donc, de ce jour, Mlle Bordo, d'actrice connue et applaudie, passée grande artiste. Et il lui a suffi pour cela d'avoir du courage, de l'audace, beaucoup d'intelligence et de beauté... Car le talent qu'est-il, sinon un parent pauvre qui n'ose se montrer, tant, s'il n'est aidé et encouragé, il a peur que sa démarche timide et son air naïf ne lui ferment toutes les portes ?

Albert BLAVINHAC.

Mme Marazzi-Diligenti.

Le Théâtre en Province et à l'Étranger

Nous donnons ici le portrait de Mme Marazzi-Diligenti. Mme Marazzi-Diligenti est cette protéique artiste, belle-sœur d'E. Novelli, qui, comme son illustre parent, joue tous les rôles, remplit tous les emplois, au lieu de se confiner dans un unique personnage. Le génie frégoliforme des artistes italiens se multiplie encore chez cette actrice qui peut, à sa volonté, faire éclater en larmes ou exploser de rire le même public, à quelques minutes de distance. Elle a donné à Paris, aux Capucines, une séance en trois parties; nous avouons que les deux premières nous ont moins séduits que la dernière. Mais dans le récit de folie tragique de Mathilde Serao, Mme Marazzi-Diligenti, le corsage ouvert, les cheveux en anarchie, les regards chavirés, la bouche convulsée de démence et d'effroi, a produit une sensation d'épouvante artistique qui a enchanté de terreur un public joliment difficile à émouvoir et singulièrement blasé sur les moyens d'expression. Cela, c'est du grand art; c'est même du macbethisme sensationnel.

M. André Gugler, l'éminent président du Club de Conversation Française de Nuremberg, avait prié M. George Vanor de venir donner dans la vieille cité bavaroise une conférence où il décrirait le printemps de Paris, avec ses femmes fleuries et ses fleurs féminines. M. George Vanor s'est rendu à cette invitation, et si nous traduisons le journal de la ville, nous y lisons que : *En ce soir frileux de mars, les descendants de Hans Sachs, de Albert Dürer, de Adam Kraft sont allés chercher le poète parisien dans une brasserie où il absorbait immodérément des saucisses gothiques et de la bière à neigeuse écume, pour le conduire, le long des maisons séculaires et sous les feuillages en ferronnerie, jusqu'à une salle où étaient rassemblées l'aristocratie, la banque et l'industrie. Là, M. George Vanor dut célébrer, pendant une heure et demie, les parfums du Marché de la Madeleine, les verdures du Luxembourg et la grâce capiteuse des petites fées de Paris. On l'acclama, comme de juste; puis on le reconduisit au cabaret romantique. Mais le prestige évocateur de sa parole avait si fort agi sur ses auditeurs qu'il leur sembla, au retour, que sous les voûtes de la cité moyennageuse, le long des tours où crient encore les veilleurs, et aux vieilles pierres des façades fleuronnées, courait un moderniste frisson parisien, un sourire de réveil insolite et charmant.* Comme on le voit, le journal de Franconie n'a pas l'air de regretter qu'un souffle du boulevard des Capucines ait réanimé spirituellement pour un soir les fleuronnages dorés, les paysages visionnaires, les ruelles hors d'équerre de la ville des *Maîtres-Chanteurs*.

Les dilettenti de Nantes furent, récemment, assez brutalement émotionnés par une mise en scène plutôt extraordinaire du *Roi de Lahore*, sur leur théâtre. L'acte du camp se passa devant la toile de fond du premier acte de l'*Ouragan*, puis, monstruosité plus stupéfiante, ne vit-on pas les soldats de Lahore défiler, armés de fusils.

TOULON.— Le Grand-Théâtre Municipal a fourni, sans subvention, sous la direction L. Pelegrin, une intéressante saison, avec trois grands succès: *Zaza*, le *Secret de Polichinelle* et les *Saltimbanques*. Mlle Coralie Armand et M. Charny, premiers sujets de la troupe de comédie, et Mme H. Lescœur, première chanteuse d'opérette, ont largement contribué à l'attrait de ces représentations. Les auteurs du cru ont eu beau jeu : l'*Étoile* et *Cloison mobile*, de G. Perette ; un opéra comique, *Fleur d'Oranger*, de L. Maurel et Blanc, musique de Voisin ; *Un épisode de la Terreur à Toulon*, pièce historique de l'archiviste Mongin et le *Meurtre*, un acte délicieux, en vers, de G. Bangé et L. Maurel. Cette dernière œuvre, de forme banvillesque, a été très appréciée des lettrés et des délicats qui ont applaudi au début du poète G. Bangé.

En manière d'apothéose de la saison, la direction a luxueusement monté *Rothomago*. La saison 1904-1905 comportera l'opéra et l'opéra-comique avec une subvention de cent mille francs.

L. HEMELING.

PALERME. — Après quelques saisons fort médiocres, notre théâtre « Massimo Vittorio-Emmanuele » en connaît enfin une vraiment digne du rang artistique qu'il occupe en Italie.

On a joué récemment la *Gioconda*, de Ponchielli, œuvre point jeune mais toujours belle. Mlle Amelia Pinto s'y est taillé un gros succès, qu'elle a d'ailleurs partagé avec le baryton Giraldoni et le maëstro Edouard Mascheroni, le chef d'orchestre justement réputé. Il n'est que juste d'associer à ce succès le ténor, les chœurs et les seconds rôles.

Ensuite, pour les représentations de Mlle Marie Barrientes, on a donné plusieurs opéras du vieux répertoire, *Lucie de Lamermoor*, *Linda di Chamonix*, le *Barbier de Séville*. Cette jeune femme — elle a vingt ans — a déjà une brillante carrière, faite de véritables triomphes remportés sur les très grandes scènes de l'étranger, entre autres de la France. Après son départ, on a continué à donner les mêmes opéras en la remplaçant par une débutante dont il me semble bien que l'insuffisante autorité a trahi quelque peu le bon vouloir. On nous promet, pour prochainement, l'arrivée de la troupe Talli-Grammatica-Calabrese, qui doit jouer au Biondo la *Figlia di Soria*, la nouvelle pièce de Gabriel d'Annunzio.

MELCHIORE FAZIO.

Mme Marazzi-Diligenti.

Le Gérant : CHARLES RICHARD

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ CALAIS)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Bruxelles.	Trajet en 4 h. 30
1	—	—	—	—	—	Paris et Amsterdam	— 9 h.
5	—	—	—	—	—	Paris et Cologne	— 8 h.
4	—	—	—	—	—	Paris et Francfort	— 12 h.
4	—	—	—	—	—	Paris et Berlin	— 18 h.
		par le Nord-Express.					— 15 h.
		par le Nord-Express, bi-hebdomadaire					— 51 h.
2	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Saint-Pétersbourg	— 40 h.
1	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Moscou.	— 02 h.
2	—	—	—	—	—	Paris et Copenhague	— 28 h.
2	—	—	—	—	—	Paris et Stockholm	— 43 h.
2	—	—	—	—	—	Paris et Christiania	— 53 h.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN par la gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit, tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classe seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant sept jours. — 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois. — 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

MM. les Voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 du matin, 9 heures du soir. — Arrivées à Londres (London-Bridge) : 7 heures du soir, 7 h. 40 du matin ; (Victoria) : 7 heures du soir, 7 h. 50 du matin.

Départs de Londres (London-Bridge) : 10 heures du matin, 9 heures du soir ; (Victoria) : 10 heures du matin, 8 h. 50 du soir. — Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 40 du soir, 7 h. 15 du matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classes à couloir avec w.-cl. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe, moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs

entièrement versés.

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, PARIS.

Président du Conseil d'administration : M. MERCET O. ✻.

Directeur général-Administrateur : M. Alexis ROSTAND O. ✻.

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de chèques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en province et à l'Etranger, Garde de titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Germain*, et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées

De 6 mois jusqu'à 1 an	1 ½ % ;
Au delà de 1 an jusqu'à 18 mois	2 % ;
Au delà de 18 mois jusqu'à 2 ans	2 ½ % ;
Au delà de 2 ans	3 %

Maison LE BLANC GRANGER

18, Boulevard Magenta

(près la Place de la République)

PARIS

OBJETS D'ART, ARMES, ARMURES

GILETS SECRETS, PANOPLIES

R. GUTPERLE

SUCCESSEUR

PARURES POUR BALS ET SOIRÉES, THÉATRES, BIJOUX, ARMES

Cottes de mailles, Ceinturonnerie, Escarcelles, etc.

Fournisseur de l'Opera, de la Comédie-Française et des principaux théâtres étrangers

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

18 Médailles Or, Platine et Argent

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Hors concours, Membre du Jury

Adresse télégraphique : RIGPERLÉ, PARIS — Téléphone : 258-17

UNION DE LA PROPRIÉTÉ

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Société Générale d'Assurances

CONTRE LE

VOL ET AUTRES RISQUES

SIÈGE SOCIAL : 23, Rue Le Peletier.

TÉLÉPHONE 297-82.

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89 — *30, Faubourg Montmartre*

RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

Maison de premier Ordre

PRODUITS PHOTOGRAPHIQUES

CRISTALLOS

RÉVELATEUR FIXO VIREUR CAMELEON

Envoi des Catalogues et Echantillons contre 45 cent.

67, Boulevard Beaumarchais, PARIS

Contre LA **CHUTE** DES **CHEVEUX**

Pour le **NETTOYAGE** de votre **CHEVELURE**

Faites usage du Merveilleux **Pétrole HAHN**

ANTISEPTIQUE

Souverain pr développer, embellir et fortifier la chevelure des Enfants.

ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable Pétrole **HAHN**, préparé par **F. VIBERT**, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, **Avenue des Ponts, à LYON.**

Indispensable à toutes les Ménagères

ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES

REPRISEUSE MECANIQUE

Avec cette reprise use n'importe qui peut faire des reprises invisibles vivement et facilement, sur Bas, Chaussettes, Lingerie et tous les tissus.

4f75 *franco pour la France et les Colonies,* CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.

Seul Concessionnaire : **L. WEISER,**

11, Rue Martel, PARIS. *GROS et DÉTAIL.*

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier**

est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

Caractère Grasset, de la Fonderie PEIGNOT.

DEMANDEZ PARTOUT
le **NOUVEAU**
Papier Citrate

JOUGLA

à **70**c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Semaine Sainte, Fêtes de Pâques
ET PRINTEMPS 1904

VOYAGES EN ESPAGNE

Billets ALLER et RETOUR à prix réduits

En vue de faciliter les voyages que de nombreux touristes font chaque année en Espagne, à l'occasion de la Semaine Sainte, des Fêtes de Pâques à Madrid et de la Foire de Séville, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi et les Compagnies espagnoles interessées, vient de réduire dans une mesure importante les prix des billets aller et retour délivrés chaque année à la même époque, au départ de Paris et de toutes les gares et stations de son réseau.

Ces billets sont délivrés du 21 Mars au 15 Mai et seront indistinctement valables pour le retour jusqu'au 15 Juin inclus.

1° Pour MADRID Prix { 150 francs en 1re classe / 105 — 2e —

avec faculté d'arrêt à Bordeaux, Bayonne, Hendaye et sur tous les points du parcours espagnol.

Les porteurs de ces billets trouveront à Madrid des billets d'aller et retour à prix très réduits leur permettant de visiter L'Escurial, Avila, Ségovie, Tolède, Aranjuez et Guadalajara.

2° Pour SÉVILLE Prix { 190 francs en 1re classe / 135 — 2e —

avec faculté d'arrêt à Bordeaux, Bayonne, Saint-Sébastien, Burgos, L'Escurial, Madrid, Aranjuez, Castillejo et Cordoue.

Exposition de 1900 : Grand Prix

Violet Parfumeur PARIS

SAVON ROYAL DE THRIDACE

SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins pr **Hygiène** de la Peau et **Beauté** du Teint

---

BOUTEILLES & BOUCHONS

Établissement fondé en 1795

ÉDARD

ÉDARD & MELIN

CH. BARREZ, Succr.

PARIS	LONDRES
26, 28, Rue du Dragon	*37, Crutched Friars*

SEUL DÉPOT

Des Verreries de VAUXROT (Aisne):
de LOURCHES (Nord), et d'ARQUES (P.-de-C.)

CAPSULES MÉTALLIQUES

de la Maison MEYNIEU ET Cie, BORDEAUX

Seul Agent à Paris

TÉLÉPHONE 702-39 Adresse téleg. : TRADOB

Thiébaut Frères

FUMIÈRE & GAVIGNOT

SUCCESSEURS

Bronzes d'Art
Figures
Ameublement
Éclairage

GRANDS PRIX : Paris 1878-1889
Hors Concours, Membre du Jury : Paris 1900

32, Avenue de l'Opéra

Photographie

Cautin & Berger

Attitrée des Gens du Monde et des Artistes

Poses extrêmement soignées
Poses de théâtre

— AGRANDISSEMENTS

Reproduction de Scènes

Procédés tout à fait spéciaux

HOTEL PRIVÉ

62, Rue Caumartin, 62

Médaille d'Or à l'Exposition de 1900

MAISON FONDÉE EN 1827

Les Établissements POULENC FRÈRES

92, Rue Vieille-du-Temple

PARIS

Appareils de précision

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

JUMELLE A DÉCENTREMENT

(BREVETÉE S. G. D. G.)

Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13

La notice explicative est envoyée franco sur demande

Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)

GRAND PRIX

FERMETÉ, RIGIDITÉ et BLANCHEUR des

SEINS

à tout âge et **même chez les Dames ayant nourri plusieurs enfants** par l'emploi **externe** de la

CRÈME GEORGIA

Le Fl. : 12 fr., (fco en France cre mdat) Broch. envoyée discrètement sr demande

PARFUMERIE ESTHETIQUE de PARIS, 35, r. Le Pe etier

GUERRE à l'ANEMIE

CHLOROSE, PALES COULEURS

ET **TUBERCULOSE**

par le

MARSALA

KINA-FERRUGINEUX

du Docteur **SALIES**

à base de **Kina, Fer, Kola, Coca, Tannin et Iode,** qui est le plus puissant des reconstituants.

Administration et Dépôt Général :
116, Faubourg St-Martin
PARIS

Prix : 5 francs la Bouteille.

"CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

LE VIN VOGUET

Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.

Il fortifie les **CORDES VOCALES,** rend la voix souple et claire.

Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.

Ces médicaments sont exempts de tout alcool.

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

PROVINCE. — Ajouter 85 centimes pour colis postal de 1, 3, 6 bouteilles.

44, Boulᵈ Haussmann, PARIS

PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR, DIPLÔME D'HONNEUR

VIN VOGUET

AU VIEUX MUSCAT

DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHÉ

"CARTHAGE"

QUINO- Glycéro Phosphate de Chaux, Quinquina

-PHOSPHATÉ Glycéro Phosphate de Soude, Kola-Coca

Epuisement. Neurasthénie. Anémie. Chlorose. Dyspepsies. Fièvres paludéennes. Maladies chroniques. Diabète. Convalescence de la Grippe et des Maladies Fébriles. Allaitement &a &a

MODE D'EMPLOI. 2 ou 3 VERRES à MADÈRE par Jour

PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dépôt Général : 44, boulevard Haussmann, en face l'Opéra

PAUL DEFRANCE & Cie Pharmaciens, 8, Avenue Victor-Hugo — PARIS FRANCE.

PASTILLE VOGUET

Quino-Phosphatée

Est l'extrait du VIN VOGUET

Tonique, Fortifiante

La Boîte : 2 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 16 fr. 50

PASTILLE VOGUET ANTIDIABÉTIQUE

Sans sucre, sans féculents

La Boîte: 3 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 22 fr. 50

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

Dépôt du CARDINAL-QUINQUINA

44, Boulᵈ Haussmann, PARIS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux Chatelles, par Raon-l'Etape (Vosges)

REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS. — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOGUES